



**JAMES
S. A. COREY**

**LA COLÈRE
DE TIAMAT**

THE EXPANSE 8

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À travers la galaxie, treize cents portes menant vers des systèmes solaires se sont ouvertes. Mais tandis que l'humanité bâtit son nouvel empire interstellaire au milieu des vestiges aliens, les mystères s'approfondissent et les menaces s'intensifient.

Au sein des systèmes morts, où les portes donnent sur des choses plus étranges encore que les planètes aliens, Elvi Okoye entame une quête désespérée pour découvrir la nature d'un génocide survenu avant l'apparition des premiers êtres humains et trouver des armes afin de livrer une guerre contre des forces aux frontières de l'imaginable. Le prix du savoir, toutefois, s'avérera peut-être trop élevé pour elle.

Au cœur de l'Empire, Teresa Duarte se prépare à porter le fardeau que constitue l'ambition divine de son père. Paolo Cortazár, le scientifique aux tendances sociopathes, et James Holden, le prisonnier méphistophélique, ne sont que deux des dangers d'un palais où foisonnent les intrigues, mais Teresa sait penser par elle-même et cache des secrets dont même son père, l'empereur, n'est pas au courant.

Et à travers le vaste empire humain, l'équipage disséminé du *Rossinante* mène un courageux combat d'arrière-garde face au régime autoritaire de Duarte. Les souvenirs de l'ancien ordre s'effacent, et un avenir sous la gouvernance éternelle de Laconia – impliquant une bataille que l'humanité ne peut gagner – paraît de plus en plus certain. Car pour affronter les horreurs qui résident entre les mondes, la bravoure et l'ambition ne seront pas suffisantes...

La Colère de Tiamat est le huitième et avant-dernier volet de l'extraordinaire saga *The Expanse*.

LA COLÈRE DE TIAMAT

“Exofictions”

JAMES S. A. COREY

James S. A. Corey est le pseudonyme derrière lequel se cachent Daniel Abraham et Ty Franck.

DU MÊME AUTEUR

L'ÉVEIL DU LÉVIATHAN, THE EXPANSE 1, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1327.

LA GUERRE DE CALIBAN, THE EXPANSE 2, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1395.

LA PORTE D'ABADDON, THE EXPANSE 3, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1527.

LES FEUX DE CIBOLA, THE EXPANSE 4, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1596.

LES JEUX DE NÉMÉSIS, THE EXPANSE 5, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1665.

LES CENDRES DE BABYLONE, THE EXPANSE 6, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1715.

LE SOULÈVEMENT DE PERSÉPOLIS, THE EXPANSE 7, Actes Sud, 2019.

Titre original :

Tiamat's Wrath

Éditeur original :

Orbit / Hachette Book Group, Inc., New York

© Daniel Abraham et Ty Franck, 2019

publié avec l'accord de l'auteur,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, USA

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-14477-7

Illustration de couverture : © Daniel Dociu

JAMES S. A. COREY

La Colère de Tiamat

THE EXPANSE 8

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yannis Urano

ACTES SUD

*À George R. R. Martin.
Bon mentor, meilleur ami encore.*

PROLOGUE

HOLDEN

Chrisjen Avasarala était morte, partie dans son sommeil sur Luna quatre mois plus tôt. Une vie longue, saine, puis une brève maladie, et elle avait laissé l'humanité très différente de ce qu'elle était à sa naissance. Les chaînes d'actualité avaient toutes préenregistré des rubriques nécrologiques et commémoratives prêtes à être diffusées à travers les mille trois cents systèmes dont avaient hérité les Hommes. Les bandes texte et les gros titres avaient versé dans l'hyperbole : *La Dernière Reine de la Terre, La Mort d'un Tyran, Les Ultimes Adieux d'Avasarala*.

Quels que soient les propos, tous avaient heurté Holden avec la même violence. Impossible d'imaginer un univers qui ne se plierait pas à la volonté de la vieille femme. Même lorsque la confirmation des rapports avait atteint Laconia, Holden, tout au fond de lui, songeait qu'elle se trouvait encore quelque part au sein de la galaxie, agacée, proférant des insanités, dépassant toutes limites humaines pour faire ployer l'Histoire d'une fraction de degré supplémentaire et l'éloigner des atrocités. Presque un mois s'était écoulé entre l'instant où il avait entendu la nouvelle et la première fois qu'il s'était autorisé à accepter la vérité : Chrisjen Avasarala était morte.

Pour autant, cela ne signifiait pas qu'elle était finie.

La Terre avait programmé pour elle des funérailles planétaires avant que Duarte n'intervienne. Le mandat d'Avasarala en tant que secrétaire générale des Nations unies avait été une période charnière de l'Histoire, et sa contribution, à son monde autant qu'au projet global de l'humanité, lui avait valu une place d'honneur qu'on ne pourrait jamais oublier. Le Haut consul laconien

avait donc jugé approprié d'installer sa dernière demeure au cœur même du nouvel empire. Les funérailles auraient lieu dans l'enceinte des Bureaux d'État. On érigerait un mémorial pour que son nom ne s'efface pas.

On s'était abstenu d'évoquer la complicité de Duarte dans le massacre à grande échelle des populations terriennes, l'événement marquant de la carrière d'Avasarala. Les vainqueurs s'attaquaient à réécrire l'Histoire. Même si les communiqués de presse et les canaux d'information laconiens ne le mentionnaient pas, Holden était persuadé que tout le monde se souvenait de l'antagonisme entre elle et Duarte. Et si ce n'était pas le cas, lui, du moins, s'en rappelait bel et bien.

Le mausolée – où elle reposait seule, puisque personne n'avait encore la stature suffisante pour le partager avec elle – était fait de pierre blanche, polie et parfaitement lisse. Les grandes portes étaient maintenant fermées, le service achevé. Sur la face nord de la structure, un portrait d'Avasarala occupait intégralement l'espace du panneau central, gravé dans la pierre tout comme ses dates de naissance, de décès, et quelques vers de poésie qu'Holden ne reconnaissait pas. Autour de l'estrade où le prêtre avait pris la parole un peu plus tôt, les centaines de chaises étaient pour le moment à moitié vides. Certains étaient venus des confins de l'Empire pour assister à l'événement, et maintenant qu'ils étaient sur place, la plupart se rassemblaient en petits groupes en compagnie de ceux qu'ils connaissaient déjà. L'herbe qui entourait la crypte, bien que différente de celle que l'on trouvait sur Terre, occupait la même niche écologique et se comportait de manière suffisamment similaire pour être qualifiée de la sorte. La brise était tiède et agréable. Le dos tourné au palais, Holden pouvait pratiquement imaginer qu'il était libre de rejoindre les espaces sauvages par-delà l'enceinte du bâtiment et d'aller où bon lui semblait.

Il portait une tenue militaire laconienne, bleue, ornée des ailes déployées que Duarte avait choisies comme icône impériale. Le col était haut, rigide, et irritait la peau de son cou. L'emplacement où aurait dû se trouver l'insigne de son grade était vierge. Le vide était visiblement le symbole du prisonnier d'honneur.

— Vous comptez vous rendre à la réception, monsieur ? lui demanda un garde.

Holden se demanda comment pourraient s'envenimer les choses s'il répondait par la négative, qu'il était un homme libre et refusait l'hospitalité du palais. Il était convaincu que ce scénario avait été envisagé, répété, et qu'il n'apprécierait certainement pas ce qui s'ensuivrait.

— Dans une minute, oui. Je voudrais juste... dit-il avec un geste vague en direction de la tombe, comme si l'inexorabilité de la mort était une sorte de laissez-passer universel, un rappel que toutes les lois humaines n'étaient que provisoires.

— Bien sûr, monsieur, acquiesça le garde avant de disparaître à nouveau dans la foule.

Holden n'avait en aucun cas le sentiment d'être un homme libre. Le confinement discret était ce qu'il pouvait espérer de mieux.

Une femme se tenait seule au pied du mausolée, les yeux levés vers le portrait d'Avasarala. Le bleu vif de son sari était suffisamment proche de la couleur officielle de Laconia pour se montrer courtois, mais assez distinct pour préciser clairement que cette politesse était forcée. Même si ses traits avaient été différents de ceux de sa grand-mère, l'expression subtilement grossière sur son visage qui intimait à tout le monde d'aller se faire foutre aurait suffi à l'identifier. D'un pas tranquille, Holden s'approcha d'elle.

Sa peau était plus sombre que celle d'Avasarala, mais lorsqu'elle détourna le regard vers lui, il reconnut la forme de ses yeux et la finesse de son sourire.

— Toutes mes condoléances, compatit Holden.

— Merci.

— Nous n'avons pas été présentés. Je m'appelle...

— James Holden, coupa-t-elle. Je sais qui vous êtes. Mamie parlait de vous, de temps en temps.

— Ah. Ça devait être croustillant. Nous n'avons pas toujours la même vision du monde, elle et moi.

— Non, effectivement. Je m'appelle Kajri, mais elle m'appelait "Kiki".

— C'était une femme extraordinaire, dit-il.

Ils restèrent silencieux le temps de deux longues respirations, le sari de Kajri flottant sous la brise comme un drapeau. Holden s'apprêtait à s'éloigner quand elle reprit la parole :

— Elle aurait détesté ça. Qu'on l'emporte dans le camp de ses ennemis pour être célébrée maintenant qu'elle ne peut plus leur broyer les noyaux. Qu'on s'approprie son image alors qu'elle ne peut plus s'y opposer. Elle doit tellement se retourner dans sa tombe qu'on pourrait alimenter une planète entière en lui attachant une turbine.

Holden lâcha un léger son, possiblement en guise d'approbation.

Kajri haussa les épaules.

— Ou peut-être que non, poursuivit-elle. Peut-être qu'elle aurait simplement trouvé ça drôle. Avec elle, on ne pouvait jamais être sûr de rien.

— Je lui devais beaucoup, admit Holden. Je ne m'en rendais pas toujours compte, à l'époque, mais elle faisait tout son possible pour m'aider. Je n'ai jamais eu la chance de la remercier. Enfin... certainement que si, mais je ne l'ai pas saisie. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous ou votre famille...

— Vous n'avez pas l'air en mesure de rendre service aux gens, capitaine Holden.

Il tourna les yeux vers le palais.

— Ouais, je ne suis pas au top, ces jours-ci, convint-il. Mais je tenais quand même à vous le dire.

— J'apprécie le geste. Et d'après ce que j'ai entendu, vous avez réussi à devenir influent. Le prisonnier qui murmure à l'oreille de l'Empereur.

— Ça, je n'en sais rien. Je parle beaucoup, mais je ne suis pas certain qu'on m'écoute. Mis à part les agents de sécurité. Eux, j'imagine qu'ils écoutent en permanence.

Kajri gloussa ; un son plus cordial et bienveillant qu'il ne s'y attendait.

— Pas facile de vivre sans aucun moment d'intimité, déclara-t-elle. J'ai grandi en sachant que tous mes propos seraient surveillés, répertoriés, enregistrés et analysés pour savoir à quel point ils pourraient porter préjudice à moi ou ma famille. Quelque

part dans les archives des services de renseignement, il y a un dossier qui liste tous mes jours de règles.

— À cause d'elle ? interrogea Holden en indiquant la tombe du pouce.

— À cause d'elle, oui. Mais elle m'a aussi fourni les outils pour vivre dans ce contexte. Elle nous a appris à transformer les épisodes honteux de notre vie en armes pour humilier ceux qui voulaient nous opprimer. C'est ça, le secret.

— "Ça" ?

Kajri étira un sourire.

— Ceux qui ont le pouvoir sur vous ont aussi des faiblesses, affirma-t-elle. Ils chient, saignent et s'inquiètent que leurs gosses ne les aiment plus. Ils sont gênés par les bêtises qu'ils ont faites dans leur jeunesse et que tout le monde a oubliées. Ça les rend vulnérables. Nous sommes tous des singes qui nous définissons grâce à notre entourage, et ce fait-là, nous sommes incapables de le transcender. Quand on nous observe, on nous donne aussi le pouvoir de changer la nature de l'observateur.

— C'est elle qui vous a appris ça ?

— Oui. Mais sans le savoir.

Comme pour confirmer les paroles de Kajri, une sentinelle s'avança et traversa la pelouse dans leur direction, conservant respectueusement ses distances jusqu'à ce qu'elle fût certaine d'être aperçue, puis leur laissa le temps de conclure leur conversation avant de s'approcher davantage. Kajri se tourna vers le garde et leva un sourcil.

— La réception commence dans vingt minutes, madame, informa le soldat. Le Haut consul aimerait particulièrement vous rencontrer.

— Je ne voudrais le décevoir pour rien au monde, répondit-elle, avec un sourire qu'Holden avait déjà vu sur d'autres lèvres.

Il lui offrit son bras, qu'elle saisit aussitôt. Tandis qu'ils s'éloignaient, Holden désigna du menton les vers qu'on avait gravés dans la pierre : SI LA VIE TRANSCENDE LA MORT, ALORS JE TE CHERCHERAI DE L'AUTRE CÔTÉ. SINON, LÀ-BAS AUSSI.

— Intéressant, comme citation, dit-il. J'ai l'impression de l'avoir déjà lue quelque part. Qui l'a écrite ?

— Aucune idée. Elle nous a simplement demandé de l'inscrire sur sa tombe, sans préciser d'où ça venait.



Toutes les personnalités de l'Empire avaient rejoint Laconia. C'était vrai à plusieurs niveaux. Le projet de Duarte consistant à déplacer le centre de l'humanité du système Sol vers le cœur de son empire avait été accueilli avec un consentement et une volonté de coopérer qui avaient d'abord choqué Holden, pour l'affubler ensuite d'un léger sentiment de déception envers l'espèce humaine qui demeurait en lui de manière permanente. Les instituts de recherche les plus prestigieux avaient tous relocalisé leur quartier général sur Laconia. Quatre compagnies de ballet avaient mis de côté des siècles de rivalité pour partager l'Institut laconien des Arts. Des érudits et des célébrités s'étaient précipités vers les nouveaux et somptueux domaines de la capitale, financés par l'Empire. On y tournait déjà des films. L'influence culturelle montée sur récu-reuse, prête à inonder réseaux et canaux de messages rassurants concernant le Haut consul et la pérennité de Laconia.

Les entreprises, elles aussi, étaient venues s'installer. Duarte avait fait préconstruire des banques et des complexes entiers de bureaux, prêts à accueillir leurs futurs locataires. L'Association des Mondes ne se limitait plus à Carrie Fisk et son bureau merdique sur la station Médina. Elle occupait désormais une cathédrale au centre de la capitale, dotée d'un hall plus vaste qu'un hangar et de murs ornés de vitraux qui semblaient s'élever à l'infini. L'autorité centrale de l'Union des Transports siégeait au même endroit, dans un bâtiment moins imposant, moins équipé, pour clairement indiquer en termes physiques et sociaux qui avait les faveurs de l'Empire et qui devait faire profil bas. Holden observait tout cela depuis les Bureaux d'État qui étaient maintenant son foyer, sa prison, avec le sentiment de vivre sur une île.

Au sein même de la ville, Laconia était plus propre, plus récente, plus lumineuse et plus contrôlée que la majorité des stations spatiales où Holden avait mis les pieds. À l'extérieur, néanmoins, tout n'était plus que nature sauvage comme évoquée dans les livres de contes. Des forêts primaires et des vestiges aliens qu'il

faudrait des générations pour explorer et s'approprier. Holden avait entendu des rumeurs au sujet des anciennes technologies ramenées à une vie languissante par les premiers travaux sur la protomolécule : des vers de la taille d'un vaisseau spatial, des drones de maintenance similaires à des chiens qui ne faisaient aucune différence entre chair et mécanique, des cavernes cristallines dont les effets piézoélectriques provoquaient des hallucinations musicales et de puissants vertiges. Même si la capitale était globalement devenue synonyme d'humanité, la planète qui l'enceignait, elle, demeurait étrangère ; une île de profonde familiarité au milieu d'une mer encore inconnue. D'un côté, il était rassurant de voir que Duarte, malgré toute sa puissance d'empereur divin, ne pouvait pas tout accomplir en quelques décennies.

De l'autre, c'était une idée terrifiante.

Le hall d'accueil était majestueux, mais sans exubérance. Si on avait bâti la ville à l'image de Duarte, l'âme du Haut consul abritait alors un étrange soupçon de retenue. Malgré le caractère grandiose de Laconia, malgré les ambitions démesurées de son dirigeant, le palais de Duarte – qui était aussi son foyer – n'avait rien de tape-à-l'œil ni même de particulièrement décoré. La salle de bal n'était que couleurs neutres et lignes épurées, qui cherchaient l'élégance sans trop se soucier de ce que pensaient les autres. Des fauteuils et des sofas étaient disséminés de part et d'autre, offrant la possibilité aux invités de modifier l'agencement. Des jeunes gens vêtus d'un uniforme militaire servaient des verres de vin et du thé aux épices. Au-delà de l'impression de puissance, tout ce qui entourait Duarte semblait fait d'assurance. Une stratégie habile, car même après qu'Holden l'avait percée à jour, elle fonctionnait encore.

Il accepta le verre de vin que lui proposait une jeune femme et traversa paisiblement la foule qui s'agitait. Il reconnut immédiatement quelques visages : Carrie Fisk, présidente de l'Association des Mondes, qui menait les débats autour d'une longue table où les gouverneurs d'une demi-douzaine de colonies luttaient pour rire en premier à ses plaisanteries ; Thorne Chao, figure de proue de la chaîne d'actualité la plus populaire de Bara Gaon ; Emil-Michelle Li, dans la robe verte flottante qui la caractérisait lorsqu'elle n'était pas à l'écran. Et pour chaque

personne qu'Holden identifiait, une dizaine d'autres lui semblaient vaguement familières.

Il naviguait dans la fine brume de sourires polis et de saluts de la tête qui refusaient de s'impliquer davantage. Il se trouvait là parce que Duarte souhaitait l'y voir, mais rares étaient ceux qui cherchaient à tout prix à s'attirer les faveurs du Haut consul et qui étaient également prêts à risquer de le contrarier en côtoyant le prisonnier le plus important de l'Empire.

Il existait toutefois des exceptions.

— Je ne suis pas assez saoule pour supporter tout ça.

Camina Drummer, la présidente de l'Union des Transports, était appuyée contre une table, un verre dans les mains. En personne, elle paraissait plus âgée. Il distinguait les sillons autour de ses yeux et de sa bouche bien plus clairement qu'avec une caméra, un écran et plusieurs milliards de kilomètres entre eux. Elle s'écarta quelque peu pour lui laisser une place autour de la table et Holden accepta l'invitation.

— Qu'est-ce qui se passerait si vous étiez assez saoule pour supporter tout ça ? Vous tomberiez dans les pommes ? Vous frapperiez quelqu'un ? Vous iriez pleurer dans un coin ?

— Vous n'avez même pas l'air éméché, vous, remarqua Drummer.

— Non, effectivement. J'essaie d'éviter l'alcool, ces jours-ci.

— Vous tentez de garder l'esprit clair ?

— Et ça perturbe mon estomac.

Drummer sourit et poussa un rire toussoteux.

— Ils laissent le prisonnier d'honneur se promener au milieu de la foule, dit-elle. Ça me laisse à penser que vous ne leur êtes plus aussi utile qu'avant. Ils vous ont pressé jusqu'à la dernière goutte, ça y est ?

Dans le ton de sa question, on aurait pu voir une plaisanterie entre deux vieux collègues, déçus au même moment et vivant dans le crépuscule de l'acceptabilité politique. Mais il y avait peut-être quelque chose de plus. Une manière de demander si on l'avait déjà forcé à trahir le monde souterrain sur Médina. Si on avait décidé de le briser. Drummer savait tout autant que lui qui les écoutait, même en ce lieu.

— J'aide comme je peux à résoudre le problème de la menace alien, répondit-il. Si Duarte m'interrogeait sur autre chose, de

toute façon, je n'aurais rien à lui apprendre. Et si je suis là, c'est certainement parce qu'il m'y croit utile.

— Vous faites juste partie de son chiffre, quoi.

— De son numéro, rectifia Holden, qui perçut la réaction de Drummer et précisa : On dit “faire son numéro”. C'est ça, l'expression.

— Si vous le dites.

— Et vous, le démantèlement de l'Union des Transports, comment ça se passe ?

Le regard de Drummer s'illumina et son sourire s'élargit. D'une voix vive, chaleureuse et fausse comme un jeton, parfaitement préparée à une intervention télévisée, elle répondit :

— Je suis ravie que la transition vers une supervision plus importante des autorités laconiennes et de l'Association des Mondes s'opère de manière si délicate. L'objectif est de conserver toutes les anciennes pratiques qui fonctionnaient et de mettre en place puis d'intégrer de nouvelles procédures qui permettront de couper le bois mort. Nous sommes parvenus à maintenir et même à augmenter l'efficacité des échanges commerciaux sans compromettre la sécurité nécessaire à la grande destinée qui attend l'humanité.

— C'est vraiment moche.

— Je ne devrais pas la ramener. Ça pourrait être pire. Tant que je joue au bon petit soldat et que Duarte pense que je peux lui être utile à convaincre Saba de nous rejoindre, je ne risque pas de finir dans un enclos.

Un murmure s'éleva depuis l'entrée principale et la foule s'agita. À travers la salle de bal, l'attention des invités se reporta dans la même direction, comme des particules de fer s'orientant vers un aimant. Holden n'avait pas besoin de détourner les yeux pour comprendre que Duarte venait d'arriver, mais il le fit malgré tout.

Le Haut consul portait pratiquement le même uniforme que lui et affichait la sérénité affable qu'il semblait emporter partout. Son équipe de sécurité, toutefois, était plus ostentatoire que le dispositif de surveillance qui observait Holden : deux robustes gardes équipés d'armes de poing dont les yeux clignotaient sous les effets d'une technologie implantée. Cortazar était entré en compagnie de Duarte, mais se tenait à l'écart avec l'air

d'un adolescent privé d'un jeu lors d'un dîner de famille. La véritable adolescente – la fille du Haut consul, Teresa – marchait comme une ombre aux côtés de son père.

Carrie Fisk abandonna sa coterie de gouverneurs et se précipita vers Duarte pour lui serrer la main. Ils discutèrent un instant, puis elle se tourna vers Teresa et lui serra la main à son tour. Un petit groupe avait commencé à se former derrière Fisk ; on tentait discrètement de se positionner pour rencontrer le Haut consul.

— Flippant, cet enfoiré, hein ? lança Drummer.

Holden lâcha un grognement. Il ignorait de quoi elle parlait. Peut-être simplement de la manière dont tout le monde autour de Duarte était entraîné à l'obéissance. Ça aurait été suffisant. Mais elle distinguait peut-être des choses qu'Holden avait également repérées : le vacillement de ses yeux, l'ombre nacrée sous sa peau. Sans compter celles qui travaillaient dans le laboratoire de Cortazar, Holden était l'une des personnes qui avaient vu la protomolécule en action le plus souvent. C'était probablement pour cela que les effets secondaires du traitement de Duarte lui paraissaient plus évidents.

Il réalisa qu'il fixait le Haut consul des yeux. Plus encore, il réalisa que *tous les autres* le fixaient des yeux, et que son attention se laissait attirer par la pression de la leur. Il tourna les yeux vers Drummer, fournissant un effort conscient afin de réorienter aussi sa tête. C'était plus difficile qu'il ne voulait l'admettre.

Il souhaitait demander des nouvelles du monde souterrain, si le règne de Duarte semblait aussi inexorable dans l'immensité du vide entre les mondes qu'au sein de son palais.

— Des nouvelles du monde souterrain ? questionna-t-il.

— Il y aura toujours des mécontents, dit Drummer, à la frontière de l'anodin et de l'éloquent. Et vous, alors ? Comment est-ce que le célèbre capitaine Holden occupe ses journées ? Vous allez danser ? Vous agitez vos poings minuscules pour exprimer une rage impuissante ?

— Nan. Je conspire et j'attends le bon moment pour frapper, c'est tout.

Tous deux étirèrent un grand sourire, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie.

ELVI

L'univers est toujours plus étrange qu'on ne le croit.

C'était l'expression favorite d'un enseignant d'Elvi durant ses études supérieures. Le professeur Ehrlich, un vieil Allemand grincheux doté d'une longue barbe blanche – et qui, selon Elvi, ressemblait à un nain de jardin –, répétait cela chaque fois qu'un étudiant s'étonnait des résultats d'un test en laboratoire. À l'époque, Elvi avait trouvé cette formule si juste qu'elle en paraissait même banale. L'univers réservait des surprises, évidemment.

Le professeur Ehrlich était certainement décédé. Il atteignait déjà les limites de ce que la technologie anti-vieillesse pouvait accomplir lorsqu'Elvi avait la petite vingtaine, et à présent, elle avait une fille plus âgée que cela. S'il avait été encore en vie, néanmoins, Elvi lui aurait envoyé un long et sincère message d'excuses.

L'univers n'était pas simplement plus étrange qu'on ne le croyait, il était plus étrange qu'on ne *pouvait* le croire. Chaque nouvelle merveille, aussi incroyable soit-elle, ne participait qu'à poser les bases d'une future découverte encore plus éblouissante. Au sein de l'univers, la définition de l'étrangeté se renouvelait en permanence.

Lorsqu'on avait trouvé la protomolécule sur Phoebé, la découverte de ce que tout le monde pensait être une forme de vie alien avait ébranlé l'humanité, et pourtant, la nouvelle annonçant qu'il ne s'agissait pas d'aliens mais de leur outil avait été plus bouleversante encore. C'était leur propre version de la clef à molette, une clef capable de convertir toute la station astéroïde d'Éros

en vaisseau spatial, de coloniser Vénus, de créer l'Anneau et d'ouvrir soudainement la voie vers treize cents mondes au-delà.

L'univers est toujours plus étrange qu'on ne le croit. Bien vu, Professeur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Favez, son époux.

Ils se trouvaient sur la passerelle du vaisseau d'Elvi, baptisé le *Falcon*. Celui que l'Empire laconien lui avait attribué. Devant eux, une image haute résolution de ce que tous appelaient "l'Objet" se matérialisait lentement à l'écran. C'était un corps planétaire un peu plus grand que Jupiter, pratiquement transparent, comme une immense boule de cristal légèrement teintée de vert. La seule structure présente dans le système Adro.

— La spectrométrie passive indique qu'il est presque entièrement fait de carbone, informa Travon Barrish, qui observait les données défiler sans même lever les yeux de son écran de travail.

C'était l'expert en matériel scientifique de l'équipe, et la personne la plus littérale qu'Elvi eût jamais rencontrée. Il avait répondu factuellement à Favez, certes, mais elle savait que ce n'était pas ce que son mari avait demandé. Sa question était plutôt : *Pourquoi ?*

— Tout est agrégé en treillis dense, dit Jen Lively, la physicienne du groupe. C'est...

Elle abandonna sa phrase, et Elvi la termina pour elle :

— C'est un diamant.

À l'âge de sept ans, Elvi Okoye était retournée au Nigeria en compagnie de sa mère lorsque sa grand-tante, une femme qu'elle n'avait jamais rencontrée, avait poussé son dernier souffle. Tandis que sa mère s'occupait des préparatifs funéraires, Elvi avait flâné à travers la maison et s'était amusée – pour ainsi dire – à façonner l'image de la défunte le plus précisément possible en observant les objets qu'elle avait laissés derrière elle. Sur une étagère, près du lit, la photographie d'un jeune homme souriant à la peau sombre et aux yeux pâles, qui aurait pu être un mari, un frère, ou encore un fils. Dans la minuscule salle de bains, au milieu des flacons disséminés de savon et de démaquillant bon marché, une magnifique bouteille en cristal emplies d'un mystérieux liquide vert. Du parfum ? Du poison ? Parce qu'elle n'avait

jamais connu sa grand-tante, tous les objets que celle-ci avait laissés derrière elle étaient formidables et fascinants.

Bien des années plus tard, en se rinçant la bouche, l'odeur avait ravivé un souvenir et elle avait réalisé que le liquide vert dans la bouteille était très certainement du bain de bouche. Un mystère résolu, mais de nouvelles questions soulevées. Pour quelle raison avait-elle mis du bain de bouche dans une si belle bouteille au lieu de le laisser dans son récipient recyclable d'origine ? D'où provenait la bouteille ? Utilisait-elle le liquide comme simple bain de bouche, ou avait-il une fonction secrète à laquelle Elvi n'avait jamais songé ? Sans la défunte pour fournir une explication, cela resterait un mystère pour toujours. Certaines choses ne pouvaient se comprendre hors contexte.

Sur l'écran, un diamant légèrement vert à la surface parfaitement lisse, comme polie à la machine, flottant dans un système solaire dépourvu d'autres planètes et orbitant autour d'une étoile naine, blanche et faiblissante. Une bouteille de bain de bouche en cristal taillé, entourée de savon bon marché sur le comptoir malpropre d'une salle de bains. Favez était dans le vrai. La seule question qui importait était : *Pourquoi* ? Mais tous ceux qui savaient n'étaient plus de ce monde. La réponse du professeur Ehrlich était la seule qu'il lui restait.

On avait conçu le *Falcon* tout spécialement pour Elvi à la demande du Haut consul Duarte, et l'appareil n'avait qu'une seule mission : explorer les "systèmes morts" du réseau des portes et tenter d'y découvrir des indices concernant l'ennemi anonyme qui avait détruit la civilisation des bâtisseurs protomoléculaires. Ou à propos des étranges balles immatérielles qu'il – ou "ça", ou quel que soit le pronom qu'on employait pour désigner un antécédent non local extradimensionnel – avait laissées dans l'univers.

Pour l'heure, le *Falcon* avait prospecté trois de ces systèmes, et chaque exploration s'était avérée fabuleuse. "Systèmes morts". Elvi n'appréciait pas cette formule. On avait commencé à l'utiliser car ils n'abritaient aucune planète où la vie pouvait se développer. Elle trouvait cette classification simpliste et agaçante. Certes, il était impossible pour toute forme de vie connue de prospérer sur un diamant de la taille de Jupiter flottant autour

d'une naine blanche. Mais d'un autre côté, aucun phénomène naturel imaginable ne pouvait expliquer la présence d'une telle création. On l'avait fabriquée. L'ingénierie poussée à une échelle impressionnante, qui inspirait tout autant la crainte que l'admiration. Qualifier cela de "mort" parce que les plantes n'y poussaient pas semblait revenir à privilégier la crainte.

— Ils ont tout anéanti, commenta Favez en consultant les images du système solaire prises par les télescopes et les radars. On ne trouve même pas de ceinture cométaire à moins d'une année-lumière de l'étoile. Ils ont récupéré toute la matière du système solaire, ils l'ont transformée en carbone et ils l'ont concassée en un putain de diamant.

— Dans le temps, on en offrait un avant de faire sa demande en mariage, affirma Jen. Quelqu'un a peut-être voulu s'assurer qu'on ne refuse pas la sienne.

Derrière sa console, Travon releva brusquement la tête et contempla Jen plusieurs secondes en clignant des yeux. La rigidité de son littéralisme impliquait qu'il était aussi chimiquement dépourvu de tout ce qui s'apparentait à un sens de l'humour, et Elvi avait vu l'ironie désinvolte de Jen le déstabiliser plus d'une fois.

— Je ne pense pas que... commença-t-il, mais Elvi l'interrompit.

— Restez concentrés sur la mission. Il faut que nous sachions tout de ce système avant d'activer le catalyseur et de commencer à démolir.

— Bien reçu, chef, dit Favez, lui lançant un clin d'œil qu'elle seule pouvait apercevoir.

Les autres membres de son équipe, les tout meilleurs scientifiques et techniciens de l'Empire, choisis et placés sous son commandement par le Haut consul en personne, se tournèrent à nouveau vers leur écran respectif. Sur les questions scientifiques relatives à leur mission en cours, ses ordres faisaient force de loi par décision impériale et personne ne s'y opposait jamais.

Naturellement, on l'avait quand même avertie que tout le monde ne faisait pas partie de son équipe et que tout n'était pas considéré comme une question scientifique.

— Tu veux lui annoncer que nous allons pousser l'exploration plus loin ou c'est moi qui le fais ? demanda Favez.

Elvi regarda une nouvelle fois l'écran, une forme d'impatience dans les yeux. On trouvait certainement des structures à l'intérieur du diamant. Des traces pareilles à l'encre pâle d'un manuscrit en langue morte qui les rapprocheraient peut-être un peu plus de l'indicible étrangeté ou de l'énigme suivante. Elle n'avait rien envie d'annoncer à qui que ce soit. Elle voulait *découvrir*.

— Je m'en occupe, assura-t-elle avant de se diriger vers l'ascenseur.



L'amiral Mehmet Sagale était une montagne, aux yeux noirs comme du charbon et au visage aussi plat qu'une assiette. En tant que commandant militaire de leur mission, il laissait les scientifiques en paix la plupart du temps. Mais quand une question concernait un domaine dont la responsabilité – selon les ordres – lui incombait, il était aussi implacable et inamovible que sa taille le suggérait. De plus, se retrouver assis dans son bureau spartiate avait toujours quelque chose de disciplinaire, comme si on vous envoyait dans le bureau du proviseur pour avoir triché lors d'un examen. Elvi détestait jouer les suppliantes devant les militaires, mais au sein de l'Empire laconien, l'Armée avait toujours autorité sur tout.

— Dr Okoye, dit l'amiral Sagale.

Du bout de ses doigts, longs et épais comme des saucisses, il frotta l'arête de son nez puis la fixa des yeux avec le même mélange d'affection et d'agacement condescendant qu'elle témoignait jadis à ses enfants lorsqu'ils faisaient des bêtises.

— Comme vous le savez, continua-t-il, nous sommes terriblement en retard sur notre programme. J'ai ordre de...

— Ce système est incroyable, Met, culpa Elvi.

Employer son surnom était une petite agression, mais il la tolérait.

— Trop incroyable pour l'abandonner sous le coup de l'impatience. Nous devons passer du temps à étudier cette création

en profondeur avant que vous sortiez le catalyseur et que vous attendiez de voir si quelque chose explose !

— *Major Okoye*, répondit Sagale, utilisant son titre militaire afin de lui rappeler de manière peu subtile leur position respective dans la chaîne de commandement. Dès que votre équipe aura terminé de collecter ses données préliminaires, nous activerons le catalyseur pour savoir si le système est d'un quelconque intérêt militaire, comme le veulent les ordres.

— Amiral, dit-elle, sachant qu'une agression n'avait aucune utilité lorsqu'il était de cette humeur et optant plutôt pour un respect apaisant. Je voudrais juste un peu plus de temps. Nous pourrions rattraper le retard pendant le trajet de retour. Duarte m'a confié le vaisseau scientifique le plus rapide de l'histoire de l'humanité pour que je puisse passer plus de temps sur les recherches et moins à voyager. C'est exactement ce que je vous demande ici.

Par là, elle rappelait à Sagale qu'elle était en communication directe avec le Haut consul et qu'il portait suffisamment d'intérêt à son travail pour lui faire construire un vaisseau. Pas très subtil non plus.

Sagale, pourtant, demeurait impassible.

— Vous avez vingt heures pour finir de récolter vos données, prévint-il en joignant les mains comme un bouddha sur son large ventre. Et pas une minute de plus. Informez-en votre équipe.



— Ce genre de pensée rigide, c'est *précisément* ce qui empêche de mener de bonnes recherches scientifiques sous le régime laconien, se lamenta Elvi. Je devrais diriger le département de biologie d'une université. Je suis trop vieille pour recevoir des ordres en hochant la tête.

— Tu as raison, acquiesça Favez. Mais nous avons choisi une autre voie.

Tous deux avaient rejoint les quartiers d'Elvi afin de prendre une douche et d'avalier rapidement quelque chose avant que Sagale et ses soldats d'élite utilisent leur échantillon actif de

protomolécule et risquent d’anéantir une création âgée de plusieurs milliards d’années juste pour savoir si elle faisait “boum” de manière utile.

— Après tout, si elle ne leur permet pas d’élaborer une bombe plus efficace, qu’est-ce qu’on s’en fiche qu’ils la détruisent, hein ?! s’emporta-t-elle en se retournant vers Favez, qui s’éloigna d’un demi-pas.

Elle réalisa qu’elle tenait encore son assiette à la main.

— Je ne vais pas la lancer, rassura-t-elle. Pas mon genre.

— Tu l’as déjà fait, dit Favez.

Lui aussi avait vieilli. Auparavant noire, sa chevelure était maintenant presque entièrement grise et des rides du sourire s’élançaient depuis les coins de ses yeux. Peu importait. Il souriait plus qu’il ne fronçait les sourcils et elle appréciait cela. En cet instant, d’ailleurs, c’était ce qu’il faisait.

— Tu as déjà lancé des choses.

— Je n’ai jamais... débuta-t-elle, se demandant s’il craignait véritablement qu’elle lui jette une assiette sous le coup de la frustration ou s’il ne faisait que la taquiner pour détendre l’atmosphère.

Même après plusieurs décennies passées ensemble, elle ne devinait pas toujours ce qu’il se passait dans sa tête.

— Les Bermudes, dit-il, juste après que Ricki a quitté la maison pour l’université. C’étaient nos premières vraies vacances depuis des années et toi...

— Il y avait un cafard. Et il bougeait dans mon assiette !

— Elle m’a presque décapité quand tu l’as lancée.

— Ça m’a surprise.

Elvi se mit à rire. Favez, lui, souriait comme s’il venait de remporter un prix. Plus de doute : il tentait de la faire rire depuis le départ. Elle reposa son assiette.

— Écoute, je sais que saluer et suivre des ordres n’était pas tout à fait ce que nous avons en tête quand nous avons eu nos diplômes, enchaîna Favez. Mais tout ça sera la nouvelle réalité tant que Laconia gouvernera, donc...

Si elle s’était laissé entraîner vers la Direction scientifique, c’était entièrement de sa faute. De manière générale, Laconia n’ennuyait pas les gens. Les planètes élistaient elles-mêmes leur

gouverneur et leurs représentants au sein de l'Association des Mondes. Elles avaient le droit de promulguer leurs propres lois, tant que celles-ci ne contrevenaient pas directement aux régulations impériales. Et à l'inverse de la plupart des dictatures de l'Histoire, Laconia ne semblait pas vouloir restreindre l'éducation supérieure. Les universités de la galaxie fonctionnaient plus ou moins de la même manière qu'avant l'avènement de l'Empire. Parfois même légèrement mieux.

Cependant, Elvi avait commis l'erreur de devenir la principale spécialiste de l'humanité concernant la protomolécule, la civilisation disparue qui l'avait mise au point et le cataclysme qui l'avait annihilée. Lorsqu'elle était beaucoup plus jeune, on l'avait envoyée sur Ilus pour prendre part à la première mission scientifique qui devait étudier la biologie d'un monde alien. Jusqu'alors, sa spécialisation en exobiologie n'avait été que théorie, principalement centrée sur la vie dans la zone bathypélagique et les glaces profondes sous la surface d'Europe, qui abritaient potentiellement des sortes de bactéries intéressantes.

On n'avait jamais découvert de bactéries sur Europe, mais le réseau des portes s'était ouvert et, soudainement, avec plus de treize cents nouveaux biomes à explorer, l'exobiologie était devenue quelque chose de sérieux. Elvi s'était rendue sur Ilus en espérant étudier ce qui ressemblait à des lézards et, à la place, s'était retrouvée nez à nez avec des créations utilisées au cours d'une guerre galactique plus ancienne que sa propre espèce. Comprendre était devenu une obsession. Naturellement. Une maison de la taille d'une galaxie pourvue de pièces remplies de choses fascinantes, ses propriétaires morts depuis des millénaires. Elvi avait consacré le reste de sa vie professionnelle à tenter de les identifier. Par conséquent, lorsque Winston Duarte l'avait invitée à mener une équipe pour se pencher précisément sur ce mystère en lui accordant des fonds considérables pour ses recherches, elle n'avait pas pu refuser.

À ce moment-là, elle avait encore l'image des Laconiens qu'on présentait à tout le monde durant les programmes d'actualité : incroyablement puissants, militairement invincibles, mais pas enclins à l'épuration ethnique ou au génocide. Peut-être même se préoccupaient-ils vraiment d'améliorer le sort de l'humanité.

Elle avait eu peu de scrupules à accepter leur argent pour des recherches scientifiques, d'autant plus que les options s'offrant à elle étaient restreintes. Quand le roi vous ordonne de venir travailler pour lui, les chemins qui mènent au "non" sont rares.

Les scrupules étaient venus plus tard, lorsqu'on l'avait incorporée dans leur armée et qu'elle avait découvert la source du considérable avantage technologique dont Laconia disposait sur les autres.

Lorsqu'elle avait appris l'existence des catalyseurs.

— Nous devrions y retourner, conseilla Favez tout en débarassant les derniers plats et les assiettes de leur dîner. Le temps presse.

— J'arrive dans une minute, dit-elle, en reculant pour pénétrer dans la minuscule salle de bains privée qu'ils partageaient.

C'était l'un des privilèges de son rang. Dans le miroir au-dessus du lavabo, une vieille femme la contemplait, les yeux hantés par ce qu'elle s'apprêtait à faire.

— On est prête, là-dedans ? hurla Favez.

— Vas-y. Je te rejoins.

— Bon sang, Els, ne me dis pas que tu vas encore aller jeter un œil à ça ?

Ça. Le catalyseur.

— Ce n'est pas ta faute, poursuivit-il. Ce n'est pas toi qui as élaboré le projet.

— J'ai accepté de le superviser.

— Mon cœur. Chérie. Le soleil de ma vie. Peu importe ce que nous disons de Laconia en public, quand on lui retire ses vêtements, c'est une dictature. Nous n'avons jamais eu le choix.

— Je sais.

— Alors pourquoi tu t'infliges ça ? demanda Favez.

Elle ne répondit pas, car même si elle l'avait voulu, elle aurait été incapable de l'expliquer.

— Je te rejoins.



La zone de rétention du catalyseur se trouvait au cœur du *Falcon*, ceinte de tous côtés par d'épaisses couches protectrices d'uranium

appauvri et par la cage de Faraday la plus complexe de la galaxie. Très vite, il était devenu clair que la protomolécule communiquait à une vitesse supérieure à celle de la lumière. La principale théorie à ce sujet évoquait un recours à l'intrication quantique, mais quel que fût le mécanisme, la protomolécule défiait les lois de la localité, tout comme le système des anneaux qu'elle avait créé. Il avait fallu des années à Cortazar et son équipe pour parvenir à empêcher un échantillon de protomolécule de communiquer avec lui-même, mais ils avaient eu plusieurs décennies devant eux et avaient finalement découvert une combinaison de champs et de matériaux capable de pousser un nodule protomoléculaire à s'isoler du reste.

Un nodule. Ça. Le catalyseur.

Deux des marines de Sagale gardaient la porte qui s'ouvrait sur la zone de rétention, vêtus d'une tenue de combat bleue renforcée qui grinçait et cliquetait lorsqu'ils bougeaient. Tous deux étaient équipés d'un lance-flammes. Juste au cas où.

— Nous allons bientôt utiliser le catalyseur. Je voudrais faire des vérifications, lança Elvi vers l'espace entre les deux sentinelles.

Même si elle possédait aussi un titre militaire, bien souvent, elle ne parvenait toujours pas à déterminer qui était l'officier le plus gradé de la pièce. Il lui manquait l'endoctrinement des camps d'entraînement, et la vie entière de pratique que les Laconiens trouvaient tout à fait naturelle.

— Bien sûr, major, répondit le marine de gauche.

La femme semblait trop jeune pour être l'officier supérieur, mais chez les Laconiens, c'était très souvent le cas. La plupart d'entre eux paraissaient trop verts pour leur titre.

— Souhaitez-vous une escorte ? demanda-t-elle.

— Non, refusa Elvi. *Non, je fais toujours ça toute seule.*

La jeune marine toucha quelque chose au poignet de son armure et la porte derrière elle s'ouvrit en coulissant.

— Prévenez-nous quand vous serez prête à ressortir.

La salle du catalyseur était un cube de quatre mètres de côté. Il n'y avait aucun lit, aucun évier, aucun siège de toilettes. Seulement du métal dur et des grilles de drainage. Une fois par jour, on arrosait la salle de solvant et le liquide était évacué pour être ensuite incinéré. Partout où ils conservaient la protomolécule,

les Laconiens se montraient obsessionnels quant aux protocoles de décontamination.

Le nodule, ça, le catalyseur, était auparavant une femme proche de la soixantaine, mais son nom et la raison pour laquelle on l'avait sélectionnée pour une infection protomoléculaire n'apparaissaient pas dans le registre officiel auquel Elvi avait accès. Cependant, très tôt après son incorporation dans l'Armée laconienne, elle avait découvert l'existence de l'Enclos, le lieu où on envoyait les criminels condamnés afin qu'ils soient délibérément infectés. De cette manière, l'Empire disposait d'une réserve illimitée de protomolécule sur laquelle travailler.

Le catalyseur, lui, était un cas particulier. Par suite d'une intervention de Cortazar ou d'un quelconque accident génétique, la femme n'était qu'une porteuse. Elle avait montré des signes précoces d'infection – des mutations de la peau et de la structure osseuse – mais depuis qu'elle avait embarqué sur le *Falcon*, quelques mois plus tôt, sa situation n'avait pas évolué du tout. Et elle n'était jamais entrée dans ce qu'on appelait communément la phase du “zombie vomissant”, à gerber une substance pour tenter de propager l'infection.

Elvi se savait en parfaite sécurité dans la même salle que le catalyseur, mais elle frissonnait malgré tout chaque fois qu'elle y entrait.

La femme infectée tourna vers elle son regard vide et remua les lèvres dans un chuchotement muet. Elle dégageait principalement l'odeur du bain de solvant qu'elle recevait chaque jour, mais l'on sentait autre chose dessous. Une puanteur de morgue, de chair en décomposition.

On trouvait normal de sacrifier des animaux. Des rats, des pigeons, des cochons. Des chiens. Des chimpanzés. La biologie avait toujours souffert du tiraillement cognitif qui consistait à prouver que les humains n'étaient qu'une race d'animaux parmi d'autres tout en clamant qu'ils étaient moralement d'une espèce différente. On pouvait tuer un chimpanzé au nom de la science, mais pas un être humain.

Sauf, visiblement, quand il le fallait.

Le catalyseur avait peut-être accepté ce sort. On l'avait peut-être laissé choisir entre cela et une mort plus atroce encore.

— Je suis navrée, s'excusa Elvi, comme chaque fois qu'elle pénétrait dans la salle du catalyseur. Je suis vraiment navrée, je ne savais pas ce qu'ils avaient fait. Je n'aurais jamais accepté ça.

La tête de la femme s'affaissa sur son cou, s'inclinant vers l'avant comme en guise d'approbation ironique.

— Je n'oublierai pas ce qu'ils t'ont fait. Si j'ai l'occasion de me racheter un jour, je le ferai.

La femme repoussa le sol des mains comme si elle voulait se relever, mais ses bras manquaient de force et ses mains étaient flasques. Des mouvements réflexes, songea Elvi. Instinctifs. Le cerveau avait disparu, ou tout du moins muté en quelque chose qui ne correspondait pas à une définition saine d'un cerveau. Personne ne vivait réellement sous cette peau. Plus maintenant.

Mais à une époque, il y avait bien eu quelqu'un.

Elvi s'essuya les yeux. L'univers était toujours plus étrange qu'on ne s'y attendait. Parfois rempli de merveilles, parfois rempli d'horreurs.

— Je n'oublierai pas.

NAOMI

Le *Rossinante* lui manquait, mais c'était le cas de beaucoup de choses, ces jours-ci. Son ancien vaisseau, son ancien foyer, était toujours stationné sur Freehold. Avant de partir, Alex et elle avaient découvert une galerie de cavernes en périphérie du continent le plus méridional de Freehold, dotée d'une ouverture suffisamment grande pour y glisser la corvette. Ils l'avaient immobilisée dans un tunnel sec et avaient passé une semaine à installer des bâches et des joints pour tenir à l'écart la flore et la faune locales. Lorsqu'ils regagneraient le *Rossi*, l'appareil serait là, prêt à les accueillir. S'ils ne revenaient jamais, il resterait sur place et patienterait durant des siècles.

Parfois, aux frontières du sommeil, elle le parcourait à nouveau. Elle se souvenait encore de chaque centimètre, de la pointe du cockpit à la courbe du cône du réacteur. Elle était capable de le retraverser dans son esprit, en phase d'apesanteur ou bien sous la poussée. Elle avait entendu parler d'intellectuels terriens de l'ancien temps qui, de la même manière, transformaient leur mémoire en palais. Elle imaginait Alex dans le cockpit, tenant un sablier qui mesurait le temps. Puis Amos et Clarissa au poste de pilotage, plus bas, s'échangeant une boule de golgo où était peint le chiffre 2 : vitesses initiale et finale divisées par deux. Ensuite, elle descendait vers sa cabine, où se trouvait Jim, tout seul, symbole de déportation. Une simple équation cinématique, trois choses qui revenaient au même, dont elle se rappelait facilement puisqu'elles lui pinçaient toutes le cœur.

C'était l'une des raisons qui l'avaient poussée à accepter le jeu du bonneteau que lui avait proposé le monde souterrain

en guise de plan. Les souvenirs étaient comme les fantômes, et tant que Jim et Amos ne seraient pas de retour, le *Rossi* serait toujours quelque peu hanté.

De plus, il n'était pas seulement question de Jim, même s'il avait été le premier. Naomi avait également perdu Clarissa, qui aurait succombé aux lents poisons libérés par ses implants si elle n'avait pas choisi de mourir au combat. Amos, quant à lui, avait accepté une mission à haut risque confiée par le monde souterrain et s'était enfoncé profondément en territoire ennemi avant de cesser de donner signe de vie, manquant l'une après l'autre les occasions d'être rapatrié jusqu'à ce que tous abandonnent l'espoir de l'entendre à nouveau un jour. Même Bobbie – qui, elle, se portait bien – occupait maintenant le siège du capitaine à bord de son propre vaisseau. Elle les avait tous perdus, mais l'absence de Jim la tourmentait particulièrement.

Freehold, en revanche, ne lui manquait en aucun cas. Évoluer sous un vaste ciel dégagé avait eu son charme un moment, mais les effets du malaise avaient duré plus longtemps que ceux de la nouveauté. S'il lui fallait vivre en fugitive, en hors-la-loi, autant le faire dans un lieu où l'air était retenu par une structure visible. Ses nouveaux quartiers – aussi affreux et dépouillés fussent-ils – avaient au moins cela pour eux.

De l'extérieur, sa cabine de fortune ressemblait à un conteneur de marchandise standard conçu pour transporter un réacteur à fusion planétaire à faible rendement, de ceux que les colons des mille trois cents nouveaux systèmes utilisaient pour alimenter une petite ville ou une station minière de taille moyenne. Sans sa cargaison, le conteneur offrait suffisamment d'espace pour une couchette anticrash à cardans, un recycleur de secours, une réserve d'eau et six torpilles modifiées à courte portée. La couchette anticrash lui servait à la fois de lit et d'établi. Le recycleur fournissait l'électricité, la nourriture, évacuait ses déchets. Le genre de chose qui maintiendrait en vie l'équipage d'un vaisseau échoué durant des semaines, mais pas dans le moindre confort. La réserve d'eau lui permettait de boire, mais contribuait aussi à sa furtivité, reliée à de petits panneaux d'évaporation sur la face extérieure du conteneur qui expulsaient sa chaleur résiduelle.

Les torpilles, elles, lui servaient à communiquer avec le reste du monde.

Pas en ce jour, toutefois. Elle allait bientôt rencontrer des humains en chair et en os. Respirer leur air, toucher leur peau. Les entendre parler directement. Elle ignorait si elle éprouvait de l'enthousiasme, ou si l'énergie qui remuait dans son ventre manifestait l'appréhension. Les deux étaient parfois très similaires.

— Permission d'ouvrir ? demanda-t-elle.

Sur sa couchette, le moniteur hésita, envoya le message et répondit quelques instants plus tard : CONFIRMÉE. DÉPART À 18 H 45 STANDARD. SOYEZ À L'HEURE.

Naomi se dessangla et se propulsa vers la porte intérieure du conteneur en verrouillant le casque de sa combinaison. Lorsque celle-ci lui confirma l'étanchéité des joints, Naomi opéra tout de même une seconde vérification puis enclencha son recycleur de secours afin d'aspirer l'air du conteneur, le plongeant alors dans ce qui se rapprochait grandement du vide spatial. Quand la pression atteignit la limite d'efficacité de l'unité de stockage et cessa de chuter, Naomi ouvrit les portes dans un bruit sec et se tira jusqu'à l'immensité de la soute.

Le *Verity Close* était un transport de glace reconverti qui parcourait maintenant de longues distances pour acheminer des marchandises vers les colonies. La soute où se trouvait Naomi était aussi vaste que le ciel de Freehold, ou tout du moins, c'était ce qu'il lui semblait. Le *Rossinante* et onze autres vaisseaux de même taille auraient pu y tenir sans toucher les flancs du *Verity Close*. Au lieu de cela, des milliers de conteneurs pareils à celui de Naomi étaient maintenus en place, prêts à être emportés depuis Sol vers l'une des nouvelles villes et stations que bâtissait l'humanité en tentant parallèlement de s'approprier la nature sauvage des planètes, qui, elles, ignoraient tout des codes génétiques ou de l'arbre évolutionnaire humains. La plupart des unités de stockage étaient bien ce qu'elles affichaient ; elles contenaient de la terre, des incubateurs de levure industriels, des cultures de souches bactériennes.

Mais certaines, comme celle de Naomi, étaient tout autre chose.

C'était en cela que consistait le jeu du bonneteau.

Elle ignorait si l'idée venait de Saba ou si son épouse, la femme de paille qui présidait l'Union des Transports, avait trouvé un moyen discret de la lui glisser. La station Médina et la Zone lente étant sous contrôle renforcé des Laconiens, la tâche la plus délicate du monde souterrain consistait à déplacer les effectifs et les vaisseaux d'un système à l'autre. Même quelque chose d'aussi petit que le *Rossinante* n'avait aucun espoir de passer les senseurs de Médina sans être détecté. Le contrôle du trafic entre les portes du réseau était trop rigoureux pour cela.

Néanmoins, tant que l'Union des Transports serait responsable de ses propres vaisseaux, on pourrait falsifier les registres. Les conteneurs de marchandise comme le sien pouvaient passer d'un appareil à l'autre, ce qui rendait difficile, voire impossible, le traçage de ses communications – tout comme celles de Saba, de Wilhelm Walker ou de toute autre figure organisatrice du monde souterrain – vers un vaisseau précis.

Par ailleurs, si la récompense à la clef semblait justifier un si terrible risque, quelque chose de plus grand pouvait être passé en contrebande. Quelque chose de dangereux. Le *Gathering Storm*, par exemple, le vaisseau de guerre dont ils s'étaient emparés, pouvait être discrètement déplacé vers le système Sol. Et avec lui, Bobbie Draper et Alex Kamal, que Naomi n'avait pas vus depuis plus d'un an et qui, en ce moment même, l'attendaient pour une entrevue privée.

Elle se lança le long des rangées de conteneurs, les effleurant avec la précision d'une vie de pratique. Les lumières de guidage qui clignotaient sur les bords des unités de stockage marquaient le dédale changeant de commandes et d'accès pour la mener vers l'écoutille. La zone commune de l'équipage était probablement plus exiguë que celle du *Rossinante*, et son conteneur de marchandise secret de la même taille que les cabines.

Elle ne connaissait pas l'équipage du vaisseau qui l'avait transportée au cours des derniers mois. La plupart de ses membres ignoraient même qu'elle était là. C'était de cette manière que procédait Saba. Moins on en savait, moins on pouvait en dire. Il existait un vieux terme ceinturien, pour cela : *guerrarules*. Règles de guerre. C'était ainsi qu'elle vivait

dans sa jeunesse, à la sombre époque. Et c'était à nouveau le cas maintenant.

Elle trouva le sas qui s'ouvrait sur le vaisseau, puis traversa. Son contact l'attendait ; une jeune femme âgée de vingt ans, tout au plus, au teint pâle et aux yeux espacés. Son crâne rasé était certainement destiné à lui donner un air intimidant mais évoquait plutôt à Naomi le duvet d'un nourrisson. Elle ne s'appelait peut-être pas Blanca, mais c'était sous ce nom que Naomi la connaissait.

— Vous avez vingt minutes, madame, annonça Blanca d'une jolie voix claire et musicale, avec un accent martien proche de celui d'Alex. Après ça, j'aurai fini mon quart. Je peux rester dans les parages, mais pas empêcher le prochain gars de prendre la suite.

— C'est plus que suffisant, assura Naomi. J'ai juste besoin de rejoindre le cercle d'habitation.

— Aucun problème. Nous allons transférer votre conteneur vers le *Mosley*, à l'emplacement seize-dix. Ça va prendre quelques heures, mais l'ordre de travail a déjà été approuvé.

Le pois glissait sous un autre gobelet. Quand Naomi serait prête à transmettre ses analyses et directives suivantes, le *Verity Close* aurait déjà passé la porte de Sol, en route vers un autre système. Elle occuperait toujours la même cachette, dormirait sur la même couchette, mais voyagerait sur un appareil différent. Blanca serait remplacée par le nouveau contact qui l'attendait en ce moment sur les quais. Naomi ne comptait plus le nombre de fois où elle avait répété cette opération, devenue pratiquement routinière.

— Merci, dit-elle, avant de commencer à se tirer en direction du sas qui donnait sur le quai.

— Ça a été un honneur, madame, lança Blanca en crachant rapidement ses mots. De vous rencontrer, je veux dire. De rencontrer Naomi Nagata.

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je n'ai pas les mots pour exprimer à quel point j'apprécie.

Blanca se redressa. Le mouvement semblait théâtral, mais Naomi la salua tout de même. Il signifiait bien quelque chose pour la jeune femme, et y répondre avec une solennité moindre aurait été grossier. Pire, ç'aurait été cruel.

Elle se tira dans la cursive verte et étroite du *Verity Close* en laissant Blanca dans son dos. Elle ne s'attendait pas à la revoir un jour.



La station de transfert avancée numéro trois se situait entre les orbites de Saturne et d'Uranus, maintenue en position pour faire face à la porte de Sol. Son architecture était familière : un vaste quai sphérique capable d'accueillir plusieurs dizaines d'appareils et un cercle d'habitation qui tournait à un tiers de g. C'était une plate-forme essentielle pour le trafic qui rejoignait ou bien quittait le système Sol, mais aussi un complexe d'entrepôts renommé. Des vaisseaux en provenance du système entier y déposaient leur cargaison prête à être expédiée en direction des mondes colonisés ou, à l'inverse, venaient y récupérer leurs colis. On trouvait probablement plus de créations aliens sur la station de transfert que n'importe où ailleurs dans le système, et ce en permanence.

Au total, elle pouvait abriter vingt mille personnes, même si le trafic n'impliquait que rarement, voire jamais, l'occupation intégrale des quartiers. Le personnel permanent ainsi que les équipages des vaisseaux en transit allaient et venaient, tout comme les entrepreneurs qui géraient les hôpitaux, les bars, les bordels, les églises, les magasins et les restaurants qui semblaient suivre l'humanité partout où elle se rendait. C'était une base où les membres d'équipage venus de tout le système, ou même des mondes de l'autre côté des anneaux, pouvaient se détacher les uns des autres pour quelques jours, voir des visages qu'ils ne connaissaient pas, entendre des voix différentes de celles qu'ils avaient entendues des mois durant, coucher avec quelqu'un qui ne paraissait pas faire partie du cercle familial. Cela engendrait une fraternisation constante qui avait valu à la station d'être nommée officieusement la "Zone de paternité".

C'était un lieu que Naomi appréciait. Il y avait quelque chose de rassurant dans la stabilité des comportements humains. Les civilisations aliens et l'empire galactique, la guerre et la résistance.

Tous étaient présents sur la station. Au même titre que les boissons et les karaokés. Le sexe et les nourrissons.

Elle traversait la coursive publique du cercle d'habitation en conservant la tête baissée. Le monde souterrain avait entré pour elle une fausse identité dans le système de la station afin que ses dispositifs biométriques ne déclenchent pas d'alarme, mais elle faisait tout de même profil bas au cas où quelqu'un la reconnaîtrait.

Le lieu de rendez-vous était un restaurant situé au niveau le plus bas et le plus excentré du cercle. Elle s'était attendue à ce qu'on la guide jusque dans une réserve, une chambre froide, mais l'homme qui se tenait près de la porte l'emmena à l'arrière des locaux vers une salle à manger privée. Avant même de passer la porte, elle sut qu'ils étaient là.

Bobbie l'aperçut la première et se leva, un grand sourire aux lèvres. Elle était vêtue d'une combinaison de vol neutre, sans plaque ni carré de tissu en guise d'identification, mais la portait comme un uniforme. Alex, qui se leva dans la foulée, avait une tenue similaire mais de coupe plus ancienne. Il avait minci, et ce qu'il restait de sa chevelure était rasé de près. Il aurait pu être comptable ou général. Sans un mot, bras tendus, ils s'unirent dans une triple accolade, la tête de Naomi sur l'épaule d'Alex et la joue de Bobbie contre celle de la Ceinturienne. La chaleur de leurs corps était plus réconfortante qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Bon sang, lâcha Bobbie, ça fait du bien de vous revoir.

Ils brisèrent leur étreinte et s'installèrent à la table. Une bouteille de whiskey accompagnée de trois verres y patientaient, signe parfaitement clair qu'on allait annoncer de mauvaises nouvelles. Un toast à porter, une mémoire à honorer, une autre perte à déplorer. Naomi posa sa question par un regard.

— Vous êtes au courant pour Avasarala ? demanda Alex.

Elle sentit une légère bouffée de soulagement monter en elle, puis la contrariété d'avoir éprouvé cela. Il était simplement question du décès d'Avasarala.

— Oui.

Bobbie servit des shots pour chacun d'eux avant d'en lever un.

— C'était une sacrée femme, déclara la Martienne. On n'en verra pas deux comme elle.

Ils firent tinter leurs verres, puis Naomi avala son whiskey. Perdre la vieille femme s'avérait difficile ; plus encore pour Bobbie, probablement, que pour le reste d'entre eux. Toutefois, ils n'avaient pas encore à faire le deuil d'Amos. Ou de Jim.

— Alors, reprit Bobbie en posant son verre, c'est comment, la vie de général secret de la résistance ?

— Je préfère “diplomate secrète”, répondit Naomi. Et c'est plutôt morose.

— Attendez une seconde, intervint Alex. Pas moyen de discuter sans nourriture. Ce n'est pas une réunion de famille tant qu'il n'y a pas de repas.

Le restaurant proposait un bon menu où se mélangeaient les cuisines martienne et ceinturienne. On trouvait ce qu'on appelait du *kibble* blanc – dont la recette ressemblait à l'originale, mais préparée avec des légumes frais ainsi que des germes de haricots – tout comme de la rouelle de viande hybride composée de bœuf et de porc *in vitro*, servie sous la forme d'une boîte de Petri et relevée d'une pointe de sauce sucrée et épicée. Tous trois étaient accoudés à la table comme ils en avaient l'habitude auparavant à bord du *Rossinante*.

Naomi n'avait pas réalisé à quel point tout cela lui manquait : le rire de Bobbie, la manière dont Alex glissait subrepticement une autre petite portion de nourriture dans son assiette quand elle avait presque fini de manger. Ces familiarités qui prévalaient lorsqu'on vivait avec quelqu'un durant des décennies dans un espace réduit. Elle ne faisait plus partie de leur quotidien, désormais. Cela aurait pu lui causer du chagrin, si elle n'avait pas éprouvé le plaisir de partager cet instant avec eux.

— L'équipage du *Storm* est plutôt satisfaisant, disait Bobbie. Pendant un moment, j'ai eu peur de n'avoir que des Ceinturiens purs et durs. Parce que dans les rangs de Saba, c'est ce qu'il y a de plus commun. Et deux vétérans martiens pour commander un équipage de types qui nous appellent encore des “Intérieurs”...

— Ça aurait pu être un problème, oui, convint Naomi.

— Saba nous a fourni toute une flopée de vétérans venus des flottes des Nations unies et de la République martienne, précisa Alex. Avec des jeunes, aussi. Ça fait bizarre de côtoyer des gens

qui ont l'âge que j'avais quand j'ai quitté le service. On dirait des bébés, quoi. Le visage tout sérieux, tout juvénile.

La Ceinturienne se mit à rire.

— Je comprends, dit-elle. Les moins de quarante ans ressemblent à des enfants, pour moi, maintenant.

— Ils sont bons, affirma Bobbie. Depuis que nous sommes immobilisés, je n'arrête pas de préparer des entraînements et des simulations.

— Il y a quand même eu quelques bagarres, rappela le pilote.

— C'est seulement la nervosité, ça, fit Bobbie. Quand la mission sera terminée, toutes ces conneries n'arriveront plus.

Naomi prit une nouvelle bouchée de *kibble* blanc pour éviter de froncer les sourcils, mais ce fut un échec. Alex s'éclaircit la gorge et reprit la parole, avec la voix qu'il adoptait habituellement lorsqu'il souhaitait changer de sujet :

— Toujours pas de nouvelles du grand gaillard, j'imagine ?

Deux années plus tôt, Saba avait trouvé le moyen d'infiltrer l'un de ses hommes sur Laconia même, équipé d'une bombe nucléaire miniature et d'un transmetteur-enregistreur à fréquence cryptée. Une mission à haut risque visant à rapatrier Jim, ou à se débarrasser de la gouvernance de Laconia en lui coupant la tête. Saba avait demandé à Naomi le nom d'une personne de confiance qui pourrait mener une opération si importante et périlleuse. Et lorsqu'Amos en avait entendu parler, il avait fait ses valises dans l'heure. Depuis, Laconia avait bâti de nouvelles défenses, le monde souterrain avait perdu la plupart de ses agents sur place, et Amos n'avait pas donné signe de vie.

Naomi secoua la tête.

— Pas encore.

— Ouais, bon, dit Alex. Bientôt, sûrement.

— Sûrement, oui, acquiesça Naomi, de la même manière que chaque fois qu'ils tenaient cette conversation.

— Quelqu'un veut du café ? proposa le pilote, mais Bobbie secoua la tête en même temps que Naomi répondait "Non, pas moi", et Alex se leva promptement. Je vais régler l'addition, dans ce cas.

Lorsque la porte se ferma derrière lui, Naomi se pencha vers l'avant. Elle aurait voulu que ce moment demeure ce qu'il était :

une réunion de famille, une tache de lumière dans l'obscurité. Elle l'aurait voulu, mais c'était impossible.

— Une mission sur le *Storm* dans le système Sol, c'est un sacré risque, lança-t-elle.

— Nous allons certainement attirer l'attention, oui, admit Bobbie d'un ton léger mais malgré tout chargé d'avertissement, sans regarder Naomi dans les yeux. Il n'y a pas que moi, vous savez.

— Saba.

— Et d'autres, aussi.

— Je n'arrête pas de penser à Avasarala, confia la Ceinturienne avant de se verser un doigt du whiskey encore dans la bouteille. Une vraie combattante, celle-là. Elle ne reculait jamais devant quoi que ce soit, même quand elle perdait.

— Une femme unique, approuva Bobbie.

— C'était une combattante, mais pas une guerrière. Elle menait toujours la lutte, mais en trouvant d'autres moyens d'accomplir sa mission. Alliances, pression politique, commerce, logistique. Sa stratégie, c'était toujours de n'utiliser la violence qu'en dernier recours.

— Elle avait de l'influence, observa Bobbie. Elle dirigeait une planète entière. Nous, nous ne sommes qu'une bande de rats qui cherchent des failles dans le béton. Nous allons procéder différemment.

— Nous avons de l'influence, nous aussi, dit Naomi. Et qui plus est, nous pouvons la cultiver.

Avec grande précaution, Bobbie reposa sa fourchette. Son regard sombre ne trahissait pas la colère. Pas uniquement, du moins.

— Laconia est une dictature militaire, fit-elle. Si vous voulez que les gens se dressent face à Duarte, il faut leur montrer qu'on peut lui résister. Et les opérations militaires, c'est ce qui leur prouve qu'il existe un espoir. Vous êtes ceinturienne, Naomi. Vous le savez très bien.

— Je sais surtout que ça ne fonctionne pas. La Ceinture s'est battue des générations contre les planètes intérieures...

— Et elle a gagné.

— C'est faux, contesta Naomi. Nous n'avons pas gagné. Nous avons tenu bon jusqu'à ce que quelque chose arrive pour

renverser le plateau de jeu. Vous croyez vraiment que nous aurions pu avoir un truc comme l'Union des Transports si les portes n'étaient pas apparues ? La seule chose qui nous a permis de nous en sortir, c'est un facteur totalement inattendu qui a changé les règles du jeu. Et aujourd'hui, nous agissons comme si ça allait se reproduire.

— *Nous* agissons ?

— Saba, en tout cas, rectifia Naomi. Et vous, vous le soutenez.

Bobbie recula sur son siège puis s'étira, d'une manière qui révélait toujours son agacement et la faisait paraître encore plus imposante qu'elle ne l'était déjà, mais Naomi était une femme difficilement impressionnable.

— Je sais que vous n'approuvez pas cette méthode, dit-elle, et que vous êtes contrariée que Saba vous ait caché les détails, mais...

— Ce n'est pas le problème, coupa Naomi.

— Personne ne s'oppose à une extension d'influence. Personne ne dit que nous ne devrions pas chercher des angles politiques non plus. Mais le pacifisme, ça ne marche que quand votre adversaire a une conscience. Les Laconiens ont la vieille tradition d'instaurer la discipline par le châtement, et je le sais... Non, laissez-moi finir. Je le sais parce que c'est aussi une tradition martienne. Vous avez grandi dans la Ceinture, mais moi, j'ai grandi sur Mars. Vous dites que ma méthode ne mènera pas à la victoire ? OK. Je vous crois. Mais moi, je vous assure que la manière douce, celle que vous prônez, ne fonctionne pas avec ces gens-là.

— Qu'est-ce qu'il nous reste, alors, comme solution ?

— La même que d'habitude, répondit Bobbie. Faire de notre mieux aussi longtemps que possible en espérant qu'un élément inattendu survienne. La bonne nouvelle, c'est que ça se produit presque toujours.

— Ce n'est pas aussi réconfortant qu'on le croit, répliqua Naomi, qui poussa un petit rire pour tenter de détendre l'atmosphère.

Bobbie demeura de marbre.

— C'est vrai, dit-elle. Parce que parfois, l'élément inattendu, c'est la disparition de Clarissa ou d'Holden. Ou d'Amos. Ou la mienne. Ou celle d'Alex. Ou la vôtre. Mais c'est ce qui arrivera de toute façon. Tôt ou tard, nous finirons tous par perdre les

autres. C'était déjà comme ça avant l'époque où nous formions un équipage. C'est la conséquence du fait d'être né. Tout le reste, ce sont des détails. Et les miens, ils consistent à mener une opération militaire confidentielle dans le système Sol en utilisant le vaisseau volé à l'ennemi contre lui, parce que même si c'est un mauvais plan, c'est le seul que j'ai. Et ma prise de risque vous permettra peut-être d'avoir votre influence.

Mais je ne veux pas que vous risquiez quoi que ce soit, songea Naomi. J'ai déjà trop perdu. Je ne supporterai pas d'en perdre plus. Les traits de la Martienne s'adoucirent, très légèrement. Peut-être avait-elle saisi.

De l'autre côté de la porte, les pas qui s'approchaient lui étaient familiers. Il s'agissait d'Alex, aussi clairement que s'il avait prononcé son nom. Naomi inspira profondément et obligea son corps à se détendre.

Elle voulait éviter de gâcher la réunion pour lui aussi.

ALEX

Bobbie et Naomi recommençaient.

Elles feignirent la tranquillité quand Alex reparut dans la salle, mais il devinait qu'une discussion houleuse s'était tenue en son absence. Naomi inclinait la tête, laissant sa chevelure tomber devant ses yeux comme chaque fois qu'elle était contrariée. Le visage de Bobbie était un ton plus sombre qu'à l'accoutumée, rougi par l'émoi ou la colère. Alex avait vécu à bord du même petit vaisseau que Naomi durant des décennies, et à peine moins en compagnie de Bobbie. Ils ne pouvaient pratiquement rien dissimuler aux autres.

Le simple fait qu'elles tentent de cacher cela l'agaçait quelque peu, car lui aussi devait donc faire comme si de rien n'était.

— J'ai tout réglé, informa-t-il.

Bobbie hocha la tête et tapota la table des doigts. Naomi, elle, lui lança un sourire timide derrière sa chevelure.

Alex aurait parié que leur dispute était encore la même ; celle qu'elles avaient sans cesse depuis leur départ de Freehold. Faire mine que tout allait bien était la seule option prudente. Le sage évite de se placer entre deux animaux en plein combat, mais même un imbécile ne se mêlait pas d'une querelle entre Bobbie Draper et Naomi Nagata. Pas s'il comptait conserver tous ses doigts. Métaphoriquement parlant, bien sûr.

— Bon... commença le pilote, laissant le mot s'étirer jusqu'à en devenir ridicule.

— Ouais, dit Naomi. J'ai pas mal de choses à faire avant de retourner dans mon caisson de stockage.

Bobbie hocha la tête, s'apprêta à parler, puis s'interrompit. En un clin d'œil, elle avait couvert la distance qui la séparait

de Naomi et attiré la Ceinturienne dans ses bras immenses. Bien que les deux femmes fussent de taille pratiquement égale, Bobbie pesait au moins quarante kilos de plus que Naomi. C'était comme observer un ours polaire aux prises avec un portemanteau sur pied. Mais l'on n'assistait pas là au début d'un combat, car toutes deux pleuraient et s'échangeaient des tapes dans le dos.

— Contente de vous avoir revue, déclara Bobbie, serrant encore un peu plus Naomi en la soulevant du sol.

— Vous me manquez, répondit la Ceinturienne. Tous les deux. Je n'ai pas les mots pour décrire à quel point.

Ce "tous les deux" ressemblait fort à une invitation, et Alex vint les rejoindre avant de passer les bras autour des deux femmes. Une poignée de secondes plus tard, il se mit à pleurer aussi, et après quelques instants, lorsqu'ils sentirent que le moment était venu, ils brisèrent leur étreinte. Bobbie s'essuya les yeux à l'aide d'une serviette de table, mais Naomi, de son côté, décida d'ignorer les stries le long de ses joues. Elle souriait. Alex réalisa que c'était peut-être le premier vrai sourire qu'il avait vu sur son visage depuis qu'on avait emporté Holden sur Laconia. Il en vint à se demander à quel point la solitude affectait désormais la vie de la Ceinturienne, cachée dans son conteneur de marchandise, se déplaçant d'un vaisseau à l'autre ou d'une station à l'autre. Même si c'était une décision qu'ils avaient prise ensemble, il éprouvait une pointe de culpabilité à la laisser dans cette situation. Mais Bobbie avait eu besoin d'un pilote, à l'inverse de Naomi dans son rôle de diplomate errante, qui, d'ailleurs, n'en réclamait aucun.

— Quand est-ce qu'on vous revoit ? interrogea Bobbie.

— Aucune idée, répondit Naomi. Vous restez pour longtemps dans le système Sol, vous deux ?

— Ça ne dépend pas de moi, déplora Bobbie en haussant les épaules.

En l'occurrence, c'était la vérité, mais même si ç'avait été faux, elle aurait fourni une réponse identique. On ne savait jamais qui écoutait, et même en cet endroit, sur une station contrôlée par l'Union des Transports, dans l'arrière-salle d'un

bar tenu par un sympathisant de l'APE, la tradition du secret restait tenace.

Comme un signe, le terminal d'Alex vibra pour l'avertir : on se préparait à transférer le *Storm* vers un nouveau vaisseau. Naomi n'était pas seule à s'impliquer dans une partie de bonneteau aux enjeux colossaux.

— Je vais aller superviser le transfert, chef, fit Alex à Bobbie.

— Je vous suis, répondit-elle, avant d'agripper Naomi dans une ultime et intense accolade. Faites attention à vous.

— C'est ma seule occupation, en ce moment, soupira la Ceinturienne avec un sourire triste.

L'abandonner ainsi incommoda le pilote. Comme à chaque fois.



Alex ne l'admettait jamais à voix haute, mais le *Gathering Storm* lui flanquait les jetons. Le *Rossinante* demeurait son premier amour. Tel un outil qui évoluait pour s'ajuster à la main qui le tenait, le *Rossi* était confortable, familier, rassurant. Même si c'était un redoutable vaisseau de guerre, il s'y sentait chez lui. Il s'y sentait *bien*. La corvette lui manquait terriblement.

À bord du *Storm*, en revanche, il avait l'impression de vivre dans les entrailles d'une créature extraterrestre qui faisait mine d'être un surpuissant appareil de course, et à laquelle on aurait attaché des tonnes de matériel pour accroître encore davantage son énergie. Alors que diriger le *Rossi* lui paraissait une collaboration, où le vaisseau n'était qu'une extension de sa volonté, manœuvrer le *Storm* lui donnait plutôt le sentiment de négocier avec un animal féroce. Chaque fois qu'il s'installait dans le siège de pilotage, il redoutait d'être mordu.

Bobbie avait parcouru le bâtiment de proue en poupe avec ses techniciens et lui avait assuré que malgré ses caractéristiques, le *Storm* n'était pas un danger pour l'équipage. Pas plus qu'un autre appareil, du moins. Alex restait pourtant dubitatif. Lorsqu'il pianotait les commandes, le vaisseau ne semblait pas réagir à ses directives, mais plutôt les analyser avant de les valider, comme s'il prenait ses propres décisions. Alex n'avait confié cette impression qu'à une seule et unique personne : Caspar Asoau, son copilote.

— Les commandes sont peut-être un peu capricieuses, ouais, mais ça ne veut pas forcément dire que l'appareil résiste, avait rétorqué Caspar en lui jetant un regard suspicieux.

Par la suite, Alex n'avait plus évoqué le sujet, mais il pilotait des engins spatiaux depuis de nombreuses années et savait ce qu'il disait. Le *Storm* était davantage qu'un bloc de métal, de carbone et de saloperie mystérieuse qui ressemblait à du cristal. Même s'il était le seul à s'en apercevoir.

Ça restait malgré tout un sacré beau vaisseau.

Alex se tenait devant une petite fenêtre et observait tandis qu'on déplaçait le destroyer depuis la soute béante de l'ancien appareil vers le nouveau. Les deux immenses transports flanquaient le *Storm* en mouvement, masqués par la gigantesque masse de la plate-forme qui occupait le centre de la station de transfert. Tout s'opérait afin de bloquer volontairement la vue à chaque télescope et radar gouvernemental connu. L'Empire laconien verrait seulement deux transports lourds s'arrimant brièvement au même point de transfert pour déposer ou récupérer leur cargaison avant de repartir chacun de leur côté. Aucun registre officiel ou source vidéo ne mentionnerait le transit d'un destroyer laconien volé d'un vaisseau à l'autre. Le *Storm* et son équipage conserveraient leur liberté de vivre et de combattre. À condition qu'ils n'aient rien négligé.

Les flancs métalliques et cristallins du bâtiment semblaient briller de leur propre lumière, même dans la montagne d'ombre générée par les deux transports et la station de transfert. Des nuages blancs et luisants de gaz surchauffé apparaissaient compendieusement quand les propulseurs de manœuvre s'activaient. Caspar était aux commandes, quittant prudemment la soute ouverte de leur ancien vaisseau pour amener le destroyer laconien dans son nouvel écrin avec l'aisance de l'habitude. Ils avaient maintes fois répété l'opération, et les deux pilotes étaient passés maîtres dans l'art de manœuvrer un appareil en espace confiné.

En tant qu'ex-militaire, Alex était toujours surpris en constatant qu'ils parvenaient à tenir leur conspiration secrète. Ils déplaçaient clandestinement un vaisseau impérial volé à travers le réseau des portes en le dissimulant dans les entrailles de bâtiments qui appartenaient à l'Union des Transports. Des dizaines

voire des centaines de personnes étaient directement impliquées, mais jusqu'à présent, ils avaient échappé aux ennuis.

Pour contester pratiquement toutes les théories du complot, l'argument le plus évident était le suivant : lorsqu'il s'agit de garder un secret, les gens sont terriblement nuls, et les groupes nombreux, de manière exponentielle, sont pires encore. Toutefois, grâce à leurs anciens amis de l'APE, désormais dans les rangs de l'Union des Transports, ils espionnaient et se mouvaient en catimini depuis des mois sans être pris, ce qui prouvait à quel point les Ceinturiens avaient été formés à l'insurrection lors des cent ou deux cents années précédentes. Cacher une rébellion aux yeux d'une force militaire infiniment supérieure était dans leur ADN. Au cours des vingt ans qu'il avait passés à servir dans la Marine martienne puis à combattre la Flotte libre, Alex avait pris part à la traque de leurs factions les plus radicales. Il avait trouvé parfaitement exaspérante leur aptitude à établir des subterfuges et à mener la guérilla. Désormais, c'était littéralement ce qui le maintenait en vie.

Il ignorait si c'était ironique ou non. Amusant, peut-être.

Le *Storm* acheva de s'emmailloter dans leur nouveau vaisseau, un transport monumental en forme d'épaisse balle de fusil nommé le *Pendulum's Arc*. Alex sentit un minuscule tremblement parcourir le sol lorsque les portes de l'appareil se refermèrent avant de se verrouiller ; deux portes plus imposantes qu'un destroyer possédaient une masse non négligeable.

Alex sortit son terminal et ouvrit un canal vers Bobbie.

— Le bébé est au chaud, annonça-t-il. Nous pourrions filer quand vous en donnerez l'ordre.

— Bien reçu, dit-elle avant de couper la connexion.

La Martienne terminait les préparatifs avec son équipe. Les souffleurs de Saba ne leur avaient pas dit quelle était leur mission dans le système Sol, mais Bobbie entraîna ses troupes de manière si drastique sur les fondamentaux que l'opération était devenue une simple liste de choses à faire. Quand elle avait récupéré son lot composite de vieux fidèles de l'APE et les avait fourrés dans une combinaison de combat laconienne en affirmant qu'elle en ferait un groupe d'intervention furtif en bonne et due forme, Alex s'était montré sceptique. Mais que le diable

l'emporte si ce n'était pas précisément ce qui s'était passé. Ils avaient mené trois opérations différentes avec un taux de réussite maximal et sans aucune victime à déplorer. Aussi redoutable que fût le sergent Draper, elle s'avérait plus effrayante encore lorsqu'on la laissait former ses propres équipiers.

Il y avait eu un moment, nécessairement, où tout cela était devenu la nouvelle norme : jouer au bonneteau en déplaçant le *Storm* d'un vaisseau à l'autre pendant que Saba, Naomi et le reste du monde souterrain leur assignaient mission après mission. Alex n'aurait su dire quand ce cycle avait pris fin, mais à présent, il était de nouveau le chauffeur du bus, comme à l'époque où il servait encore dans la Flotte martienne, plusieurs vies auparavant. Chaque jour, il risquait d'être repéré, puis capturé ou bien tué. Chaque opération conduisait Bobbie et son équipe dans le hachoir à viande du territoire laconien. Malgré tous leurs succès, ils avançaient sur le bord d'une lame de rasoir. S'il avait eu vingt ans, s'il n'avait pas été conscient de sa condition de mortel, il aurait certainement adoré cela.

Il détourna les yeux de la fenêtre d'observation et ramassa son sac. Alors qu'il s'éloignait, son terminal l'interpella :

— Vaisseau amarré, moteurs coupés, l'informa Caspar.

— Je t'ai vu faire. Élégant, comme manoeuvre. Le sergent va bientôt briefer les troupes, je vais les rejoindre. Le vaisseau est à toi, pour l'instant.

— Bien reçu.

Les coursives de la station de transfert étaient fonctionnelles et dépouillées : des cloisons lisses en céramique, une peinture couleur taupe, ainsi qu'un sol juste assez matelassé pour empêcher que des échardes se plantent dans les tibias des résidents du cercle d'habitation sous le tiers de g de sa rotation. Alex longea péniblement l'un des couloirs sur cinq cents mètres avant de toquer à la porte sur laquelle on lisait : UNITÉ DE STOCKAGE 348-001.

Un Ceinturien l'entrouvrit légèrement, puis parcourut le corridor des yeux. Sa chevelure coupée très court et ses yeux vides avaient presque la même couleur grisâtre. Il vérifia qu'aucune menace ne planait dans la coursive et Alex aperçut le lourd pistolet noir qu'il tenait derrière la cuisse. Il s'appelait Takeshi Oba, et comptait parmi les assassins de Bobbie.

— RAS, dit Alex avec un sourire, et Oba le laissa entrer en grognant.

La pièce était un espace vide d'environ cinq mètres sur dix, dont les cloisons en céramique étaient parfaitement identiques à celles de la coursive et peintes de la même couleur unie. L'équipe de Bobbie se tenait face à elle, en rangs approximatifs, et l'écoutait parler. Lorsqu'il fit son apparition, elle hocha la tête à l'intention d'Alex, de manière presque indiscernable, sans interrompre son discours :

— Ne vous y trompez pas, déclarait-elle, le système Sol est la zone la plus dangereuse dans laquelle nous ayons opéré. Après Laconia, c'est là que le niveau de menace est le plus élevé pour nos opérations furtives. Presque tous les astéroïdes ou blocs de glace plus grands qu'un transport de troupes sont équipés d'une station, d'un télescope ou d'un radar. L'ennemi a des yeux partout.

Un murmure parcourut le groupe, mais Alex n'aurait su déterminer s'il s'agissait d'approbation ou de récrimination.

— En plus de ça, poursuit Bobbie, la flotte de la Coalition Terre-Mars est sous contrôle total des Laconiens. Ce qui veut dire que le nombre relativement restreint de vaisseaux qu'ils possèdent – la seule chose qui nous a permis d'opérer jusqu'ici – ne sera pas un avantage, cette fois. Et pour ne rien arranger, les Laconiens ont laissé le cuirassé appelé le *Heart of the Tempest* en orbite autour de la Terre. S'il est là, c'est principalement pour dissuader les planètes intérieures de faire un écart, mais s'il nous détecte, ça va être notre fête. Le *Storm* ne peut pas survivre à un combat contre un vaisseau de classe *Magnetar*. Ce serait la fin pour nous.

— Des précisions en ce qui concerne la cible ? interrogea Jillian Houston.

Elle s'avérait être la fille de Payne Houston, le gouverneur de Freehold, et elle avait été l'une des premières à se porter volontaire dans l'équipe de Bobbie. Elle était grande, longiligne, avec des cheveux blond platine, des muscles et une structure osseuse dignes d'une Terrienne, ainsi qu'une ride perpétuelle entre les yeux formée par son air renfrogné. Elle était devenue – de manière officieuse – le second de Bobbie. Alex s'en inquiétait,

car Jillian était aussi vile qu'un serpent. Lorsqu'il en avait parlé à Bobbie, celle-ci lui avait répondu : "Je m'assure simplement qu'elle ne manque pas de souris." Il ne comprenait toujours pas ce qu'elle entendait exactement par là.

— Non. Les gamins là-haut la jouent discrète, expliqua Bobbie. Je commence à me dire que nous n'en saurons pas plus avant le début de l'opération.

— Magnifique, commenta Jillian.

— Le *Storm* est à l'abri, maintenant, continua Bobbie. Nous lèverons les voiles à bord du *Pendulum* dans trente heures. Profitez du temps qu'il vous reste dans la Zone de paternité, mais assurez-vous d'être de retour et parés à naviguer dans vingt-quatre heures ou vous prendrez mon pied dans le cul, et vous le sentirez.

Un gloussement collectif et enjoué s'éleva du groupe.

— Rompez.

Quelques instants de chaos plus tard, Bobbie, Jillian et Alex se retrouvèrent seuls dans la pièce. Bobbie portait encore la combinaison de vol neutre qu'elle avait lors de leur entrevue avec Naomi, mais Jillian, quant à elle, était vêtue de la tenue noire que l'équipe d'intervention avait adoptée comme uniforme non officiel. Elle conservait également un grand pistolet dans son holster. Alex ne l'avait jamais vue sans. Pour les habitants de Freehold, porter une arme à feu était tout aussi naturel que de porter un pantalon.

— Ça me gonfle que Saba nous prive d'informations, pesta Jillian. On dirait que tout ça n'est qu'une putain d'improvisation.

— Possible qu'il travaille encore sur les détails de la mission, mais il pourrait y avoir beaucoup de bonnes raisons à ça, répliqua Bobbie, d'une voix douce mais ferme qui sous-entendait : *Je comprends vos inquiétudes, mais vous obéirez quand même aux ordres.*

— C'est forcément Callisto, enchaîna Jillian comme si elle n'avait pas perçu le calme avertissement dans le ton de Bobbie. C'est le seul truc important suffisamment éloigné du vaisseau de guerre pour être une cible réaliste.

Bobbie s'approcha d'elle d'un demi-pas et se redressa, amplifiant ainsi la différence de taille entre les deux femmes. Jillian

se tut, sans reculer pour autant. *Vile comme un serpent, et avec une énorme paire de couilles*, songea Alex.

— Les spéculations de ce genre sont contre-productives, réprimanda Bobbie. Voire dangereuses. Alors gardez-les pour vous. Allez boire un verre, ou même cinq. Déclenchez une baston dans le bar, s'il le faut. Mais défoulez-vous et soyez de retour demain sur le *Storm*. Nous en saurons plus à ce moment-là. Vous pouvez disposer.

Jillian semblait enfin avoir reçu le message. Elle adressa un salut semi-parodique à Bobbie et quitta la pièce d'un pas nonchalant.

Alex ouvrit la bouche, et Bobbie pointa son doigt vers lui :

— Fermez-la.

— Compris, dit-il à la place. Une journée d'immobilisation sans rien à faire. Dommage que Naomi ne soit plus dans les parages. Nous aurions pu faire autre chose que manger ce *kibble* de merde.

— Elle a une mission, elle aussi, rappela Bobbie.

La grande Martienne pinça ses lèvres, qui prirent une teinte exsangue.

— Et sinon, reprit Alex, tu vas me dire ce qui s'est passé entre vous deux ou il faut que je te tabasse pour que tu craches le morceau ?

Prise au dépourvu, Bobbie laissa échapper un rire tonitruant, tout comme il l'avait espéré. C'était comme voir un chihuahua menacer un gratte-ciel, et Alex étira un grand sourire afin de montrer qu'il acceptait la moquerie.

Bobbie soupira.

— Elle est toujours d'avis que nous devrions négocier, dit-elle. Et sur ce point, nous ne sommes pas d'accord. Mêmes conneries que l'année dernière.

— Elle a perdu beaucoup, argumenta le pilote. Et elle a peur de perdre le reste.

Bobbie saisit le bras d'Alex avant de le serrer avec affection.

— C'est justement ce que j'essaie de lui expliquer, mon ami. Quand on mène un combat pareil, si on n'est pas prêt à tout perdre pour gagner, on perd et on perd tout.

TERESA

— Nous ne savons pas comment ils s'appelaient, dit le colonel Ilich, allongé dans l'herbe sur le dos, les mains posées sur son crâne chauve. En vérité, nous ne savons même pas s'ils avaient un nom. Ils n'employaient peut-être aucun langage.

Teresa connaissait le colonel Ilich depuis sa naissance. Elle le considérait comme un élément de l'univers, au même titre que l'eau ou les étoiles. Une présence calme et réfléchie dans une vie saturée de gens calmes et réfléchis. Ce qui le différenciait des autres était le fait qu'il se dévouait intégralement à elle, et qu'il n'avait pas peur d'elle.

Il changea de position, puis s'étira.

— Certains les appellent “la protomolécule”, même si ça n'est que l'outil qu'ils ont créé. Ce serait comme qualifier les humains de “clefs à molette”. “Les concepteurs de la protomolécule” est plus pertinent, mais un peu ampoulé. Il y a encore d'autres formules, comme “les organismes originels”, “la société alien”, ou bien “les architectes”, qui en sont venues à désigner plus ou moins la même chose.

— Et vous, comment vous les appelez ? s'enquit-elle, arrachant un petit rire à Ilich.

— Je les appelle “les Romains”, en référence au grand Empire qui s'est développé puis effondré dans l'Antiquité en laissant ses routes en héritage.

C'était une réflexion intéressante. Elle la médita quelques secondes, comme pour en apprécier le goût. Elle aimait cette analogie. Non pour sa pertinence, mais pour sa puissance évocatrice. C'était tout l'intérêt de l'analogie. Son esprit erra quelques

instants dans le terrier du lapin pour découvrir ce qui s'y trouvait, ce qu'il offrait d'intéressant, puis décida qu'elle demanderait à Timothy ce qu'il en pensait. Ses avis ne manquaient jamais de la surprendre. C'était d'ailleurs pour cela qu'elle l'appréciait. Il ne tremblait pas plus devant elle que le colonel Ilich, mais le respect de son précepteur rappelait celui qu'il témoignait à son père, ce qui le rendait... non pas moins *digne d'intérêt*. Simple-
ment différent. Timothy, lui, était tout à elle.

Le silence se prolongeait trop à son goût. Ilich attendait une réponse, et Timothy n'était pas un sujet qu'elle évoquait. Elle trouva finalement autre chose :

— Donc c'est eux qui ont élaboré tout ça ?

— Pas tout, non. Ils ont conçu les portes, les plates-formes de construction et les drones de maintenance. Les créations, ce sont eux aussi. Mais les systèmes vivants existaient déjà sur d'autres planètes. Les répliqueurs stables ne sont pas aussi rares qu'on le croyait. La plupart du temps, avec un peu d'eau, un peu de carbone et un flux constant d'énergie solaire, ou une source thermique, il suffit d'attendre quelques millions d'années pour qu'il se passe quelque chose.

— Mais si ce n'est pas le cas, les Romains n'ont rien à façonner.

— À notre connaissance, ça s'est au moins produit à mille trois cent soixante-treize reprises, précisa Ilich. C'est déjà beaucoup.

Si les mondes colonisés – le système Sol y compris – avaient intégré le réseau des portes, c'était seulement parce qu'ils abritaient une forme de vie que les Romains pouvaient s'approprier. Quelques centaines de systèmes au sein d'une galaxie qui en comptait plusieurs milliards. Ilich était suffisamment âgé pour qu'un seul d'entre eux lui apparaisse comme un miracle. À l'instar du colonel, Teresa avait grandi dans un univers isolé, mais sa solitude était d'un genre différent. Leurs deux situations n'étaient pas comparables.

Elle ferma les yeux et tourna son visage vers le soleil, savourant les effets de la lumière et de la chaleur sur sa peau. La clarté infiltrait ses paupières et tout virait au rouge. La fusion nucléaire tamisée par le sang.

Un sourire se forma sur ses lèvres.

Teresa Angelica Maria Blanquita Li y Duarte savait qu'elle n'était pas une enfant ordinaire tout comme elle savait que la lumière se reflétant sur une surface plane se polarisait. Un fait établi qui lui était peu utile. Elle était la fille unique du Haut consul Winston Duarte, ce qui, en soi, impliquait déjà une enfance particulière.

Elle avait passé sa vie entière dans les Bureaux d'État de Laconia City. Ou à l'occasion, en toute clandestinité, juste à l'extérieur de l'enceinte. Depuis sa petite enfance, on lui amenait des filles et des garçons censés devenir ses camarades de classe ou de jeu. Habituellement, ils venaient des familles les plus favorisées de l'Empire, mais de temps à autre, son père souhaitait qu'elle rencontre des gens de nature différente. Il voulait lui donner une existence aussi proche que possible de la normalité, et lui forger l'esprit le plus standard possible pour une adolescente de quatorze ans. Et cela semblait plutôt bien fonctionner, mais elle avait sa propre vie pour seul exemple et n'aurait su vraiment déterminer l'ampleur de la réussite.

Elle avait le sentiment d'avoir des connaissances amicales plutôt que de véritables amis. Muriel Cowper et Shan Ellison se montraient les plus avenantes à son égard ; ou du moins, elles l'étaient tout autant qu'envers les autres élèves de son groupe.

Il y avait également Connor Weigel, qui suivait les mêmes cours qu'elle depuis pratiquement le début de sa scolarité. Il occupait une place à part dans son cœur, qu'elle se sentait curieusement réticente à examiner.

Si elle vivait une enfance solitaire – ce qu'elle présumait être le cas –, elle n'avait néanmoins aucun modèle de comparaison. Si tout était rouge dans l'univers, personne ne s'en apercevrait. Pour passer inaperçu, être partout était aussi efficace que de n'être nulle part. C'était le contraste qui donnait du relief aux choses. La lumière créait l'obscurité. Le plein créait le vide. De même, la solitude traçait les frontières de la non-solitude, quel que soit le terme qu'on employait pour cela. L'un n'allait pas sans l'autre.

Elle se demanda si la vie et la mort fonctionnaient de la même façon. Ou plutôt, la mort et la non-mort.

— Qu'est-ce qui les a tués ? demanda Teresa, et tout vira au bleu quand elle rouvrit les yeux. Vos Romains, je veux dire.

— Ça, c'est la prochaine étape, répondit le colonel Ilich. Découvrir ce qui s'est passé et mettre en place une stratégie détaillant comment procéder. Quoi que ce soit, nous savons que c'est toujours là. Nous l'avons vu réagir à nos comportements.

— La chose sur le *Tempest*, se souvint Teresa.

Elle avait visionné le briefing concernant le phénomène. La première fois que l'amiral Trejo avait utilisé l'arme principale du vaisseau dans l'espace classique, quelque chose avait provoqué une perte de connaissance chez tous les habitants du système Sol pendant quelques minutes et laissé une distorsion visuelle à bord de l'appareil, ancrée dans son cadre de référence. C'était pour cette raison qu'on avait amené James Holden au palais ; l'aspect de l'affaire qui l'avait le plus marquée.

— Exactement, confirma Ilich.

Il roula sur le ventre et se redressa sur les coudes afin de la regarder. Le contact visuel était sa manière de signaler qu'il avait dit quelque chose d'important.

— C'est la menace la plus dangereuse pour nous, poursuivit-il. Soit les Romains sont morts en rencontrant une force naturelle qu'ils n'étaient pas préparés à affronter, soit un ennemi les a tués. C'est ce que nous essayons de découvrir en priorité.

— Comment ?

— Par quel moyen les Romains ont été exterminés, ça, nous ne le savons pas. Nous sommes à peine en passe de comprendre ce qu'ils étaient comparés à nous.

— Non, je veux dire, comment est-ce qu'on peut savoir si c'était un ennemi ou une force naturelle ?

Le colonel Ilich hochla la tête afin de lui indiquer que c'était une bonne question. Il sortit son terminal et le tapota quelques fois pour afficher un tableau :

	TERESA COOPÈRE	TERESA TRAHIT
JASON COOPÈRE	T3, J3	T4, J0
JASON TRAHIT	T0, J4	T2, J2

— Le dilemme du prisonnier, dit Teresa.

— Tu te souviens comment ça marche ?

— Nous décidons tous les deux sans le dire si nous allons trahir ou coopérer. Si nous coopérons tous les deux, nous obtenons trois points chacun. Si seulement l'un de nous coopère, il ne reçoit aucun point alors que le traître en obtient quatre. Et si nous trahissons tous les deux, nous recevons deux points chacun. Le problème, c'est que peu importe ce que vous choisissez de faire, il sera toujours plus intéressant pour moi de trahir. J'obtiens quatre points au lieu de trois si vous coopérez et deux plutôt qu'aucun si vous trahissez. J'ai toujours intérêt à trahir. Mais puisque la même logique s'applique à vous, c'est toujours votre intérêt de trahir aussi. Donc nous finissons tous les deux par obtenir moins de points que si nous avions coopéré.

— Comment remédier au problème, alors ? interrogea Ilich.

— C'est impossible. Ce serait comme dire : "Cette affirmation est fausse." C'est juste une faille dans la logique. Enfin... non ?

— Pas si nous jouons plus d'une fois. Il suffit de rejouer encore, encore et encore pendant très longtemps. Chaque fois que l'autre joueur trahit, on trahit la fois suivante. Puis on coopère de nouveau. On appelle ça répondre du tac au tac. Je pourrais te fournir un document d'analyse théorique sur ce jeu-là, si tu veux, mais dans notre cas, tu n'en as pas besoin.

Teresa hocha lentement la tête. Elle la sentait lourde, comme toujours lorsqu'elle songeait à quelque chose sans être réellement consciente de ce que c'était. D'ordinaire, une idée intéressante lui venait peu après, et elle aimait cette sensation.

— Mets-toi dans le même état d'esprit que si tu dressais Ramusquée à l'époque où c'était encore un chiot, recommanda Ilich. Elle fait pipi sur le tapis, donc tu la grondes. Mais tu ne continues pas comme ça pendant des heures. Tu ne le fais qu'une seule fois, au moment de l'incident, puis tu retournes jouer avec elle en la chouchoutant et en la traitant comme d'habitude. Elle te trahit, tu la trahis à ton tour et tu restaures ensuite la coopération.

— Jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il y a une meilleure stratégie, ajouta Teresa.

— Et qu'elle change de comportement, termina Ilich. C'est la manière la plus simple et la plus primitive de négocier avec

quelque chose sans pouvoir lui parler. Mais admettons qu'on fasse la même chose avec la marée ? Qu'on punisse les vagues pour avoir mouillé le tapis ?

Teresa se rembrunit.

— Exactement, dit le colonel Ilich comme si elle avait répondu à voix haute. Si tu grondes la marée, ça n'aura aucun effet. Elle s'en fiche. Elle n'apprend pas. Et surtout, elle ne change pas. Ton père va employer la méthode du tac au tac avec la force qui a exterminé les Romains. Et nous allons bien voir si elle change de comportement. Si ce n'est pas le cas, nous considérerons que les Romains ont subi les effets d'une loi naturelle comme la gravité qui engendre les vagues, ou la vitesse de la lumière. Mais si elle *change*...

— Nous saurons qu'elle est vivante.

— C'est toute la différence entre analyse et négociation, déclara le colonel Ilich en pointant le doigt vers elle.

Teresa sentit le plaisir s'épanouir en elle, comme chaque fois qu'elle parvenait à résoudre un problème compliqué. Toutefois, quelque chose la taraudait.

— Mais elle a *tué* les Romains.

— La guerre, c'est aussi une forme de négociation, dit-il.



Les appartements de Teresa se trouvaient dans l'aile nord des Bureaux d'État, tout comme ceux de son père. C'était le seul foyer qu'elle avait jamais connu. Une chambre bâtie selon des normes militaires, une salle de bains privée, ainsi qu'une pièce qui lui servait maintenant de bureau après avoir été une salle de jeux, la différence portant principalement sur l'esthétique. Lorsqu'elle s'était sentie prête à se débarrasser des dinosaures et des petits chiots qui égayaient la pièce, elle en avait fait part, et le lendemain, un décorateur était venu l'aider à choisir un nouveau modèle de couleur et à déterminer un nouvel agencement. Son coin au sein des Bureaux d'État n'était ni vaste ni fastueux, mais elle seule avait la charge de le personnaliser et de le recréer. C'était sa petite bulle d'autonomie.

Elle avait décidé de transformer le bureau pour qu'il ressemble à une station scientifique. Sa table d'étude était suffisamment

haute pour y travailler debout, mais disposait aussi de tabourets surélevés sur les côtés si elle souhaitait s'asseoir. Le mur est n'était qu'un immense écran réglé pour diffuser des animations de raisonnements mathématiques et géométriques simples quand elle ne regardait pas les programmes d'information ou de divertissement. Elle ne suivait pas toutes les réflexions mathématiques, mais trouvait cela joli. Elles avaient quelque chose d'élégant. De plus, les afficher là lui donnait encore davantage conscience de son intelligence, et elle appréciait cela.

Elle avait également un canapé, assez long pour qu'elle puisse s'y allonger tout en permettant à Ramusquée, son labrador, de se lover à ses pieds. Ainsi qu'une fenêtre en verre véritable qui s'ouvrait sur un jardin cérémoniel. Certains jours, lorsqu'elle n'était pas en classe ou bien en compagnie du colonel Ilich, elle se recroquevillait sur le canapé aux côtés de Ramusquée pour lire ou visionner des films durant des heures d'affilée. Elle avait accès à tout ce que les censeurs approuvaient – son père lui laissant une très grande liberté dans les domaines de la littérature et du cinéma – et ses inclinations gravitaient autour d'histoires de filles qui vivaient seules dans un château, un temple ou un palais. Pour un genre aussi spécifique, la matière s'avérait abondante.

Ces temps-ci, son divertissement favori était un film de dix heures intitulé *Le Cinquième Tunnel*, réalisé sur Mars avant que les portes ne s'ouvrent. L'héroïne – qui, à douze ans, était maintenant plus jeune que Teresa, mais avait été plus âgée la première fois qu'elle avait vu le long métrage – découvrait un tunnel secret sous une ville appelée Innis Deep et le suivait jusqu'à la cachette d'une communauté souterraine entière constituée d'elfes et de fées qui avaient besoin d'aide pour retourner dans leur dimension.

Tout cela lui semblait prodigieusement exotique, et le concept d'une fille passant toute sa vie sous terre captivait tant son imagination qu'elle avait voilé ses fenêtres avec une couverture en se persuadant que l'obscurité se composait de terre martienne. Quand son père lui avait révélé qu'une partie de tout cela était vraie – qu'Innis Deep existait et que des enfants martiens habitaient bel et bien dans des tunnels et des villes souterraines – et